106e demi-brigade de ligne – extrait de l'Historique du 106e de ligne par Valet, lieutenant au 106e – auteur : Valet, Joseph Cyprien (lieut) – éditeur C. Tanera Paris – 1874 – contributeur : réunion des officiers (France) – sources : www.gallica.bnf.fr – droits : domaine public

HISTORIQUE

DE

LA 106e DEMI-BRIGADE D'INFANTERIE DE LIGNE

Ancestrami

PUBLICATION DE LA RÉUNION DES OFFICIERS

PARIS

CH. TANERA, ÉDITEUR

LIBRAIRIE POUR L'ART MILITAIRE, LES SCIENCES ET LES ARTS
RUE DE SAVOIE, 6

1874

AVANT-PROPOS

« Il faut que nos jeunes soldats apprennent, en entrant au régiment, que cette famille a eu un passé, souvent glorieux que dans nos plus grands malheurs, au milieu de nos plus affreux revers, elle s'est toujours montrée dévouée au pays, fidèle à ses devoirs, à la hauteur des rudes épreuves que nous a envoyées la Providence. Le récit de ce qu'ont fait nos devanciers leur fournira de justes motifs d'émulation et de profitables enseignements, et leur inspirera le désir d'imiter ceux qui, avant eux, ont bien mérité de la patrie. »

Puissent ces nobles paroles du ministre de la guerre, si bien appropriées aux héroïques soldats de la 106e demi-brigade, trouver un écho parmi nous.

Pour moi, humble narrateur de tant de hauts faits, j'ai mis tous mes efforts à faire connaître à mes camarades les nobles exemples d'énergie, de courage, d'abnégation et de dévouement à la patrie que nous offrent sans cesse ceux qui portèrent si haut le drapeau de la France.

Camp de Saint-Maur, le 6 janvier 1873

VALET,

Lieutenant au 106e

INTRODUCTION

L'Infanterie avant 1789. — L'infanterie française, avant la révolution de 1789, comprenait des troupes régulières et des troupes auxiliaires : l'infanterie régulière se composait, indépendamment de la maison du Roi, de 79 régiments d'infanterie française, 23 régiments étrangers et 12 bataillons de chasseurs à pied. Cette infanterie que l'on désigna, peu après, sous le nom de troupe de ligne, se recrutait par les engagements volontaires.
Les milices ou troupes provinciales, qui constituaient une force auxiliaire de l'armée régulière, se recrutaient au contraire par la voie du tirage au sort. Elles se composaient de 13 régiments de grenadiers royaux, 16 de provinciaux, et 78 bataillons de garnison.
Quoique moins solides que les troupes régulières, ces milices pouvaient fournir de bons services et l'avaient suffisamment prouvé pendant sans guerre de Sept ans. Leur suppression, une des plus grandes fautes qu'ait pu commettre l'Assemblée, fut prononcée le 4 mars 1791, sur la réclamation des provinces contre le tirage au sort.

Désorganisation de l'armée. — L'agitation révolutionnaire ne tarda pas à pénétrer dans l'armée régulière ; le premier exemple donné le 14 juillet 1789 par les gardes françaises qui se révoltèrent fut bientôt suivi par un grand nombre de régiments. Dans les autres, le désordre, sans être aussi grand, n'en avait pas moins fait disparaître tout sentiment de discipline. Dans tous, les soldats chassaient les officiers et les remplaçaient à l'élection.
Ceux qui, dans l'Assemblée, ne craignaient pas de s'intituler patriotes, étaient d'autant plus satisfaits, qu'au lieu de ce qu'ils appelaient un foyer de despotisme et d'aristocratie, ils auraient désormais une nation armée qui permettrait largement à la France de faire face à toutes les éventualités.
Par un état du mois de juin 1790, on donne, en effet, le chiffre de 2,571,700 comme celui des citoyens portant l'uniforme. Ni le chiffre des citoyens, ni celui des uniformes n'existaient réellement

en totalité ; mais on trompait ainsi sur le nombre des défenseurs pour motiver la désorganisation de l'armée, que l'on poursuivait avec une fiévreuse activité.

Garde nationale. — Les esprits sages de l'Assemblée en jugèrent autrement et essayèrent de réorganiser l'armée régulière, tout en organisant la garde nationale. Par un règlement du 1er janvier 1791, les noms particuliers des corps furent supprimés, et on leur substitua des numéros d'ordre.
Quelque temps après, on effaça les différences de race et d'origine entre l'infanterie française et l'infanterie étrangère.
Pour renforcer les effectifs et assurer le recrutement des troupes de ligne un décret du 28 janvier 1791 recommande la levée par engagements volontaires de 100,000 auxiliaires destinés à entrer dans les divers corps de l'armée suivant leurs besoins. Un nouveau décret du 4 juin ayant réservé 25,000 de ces auxiliaires pour la marine, on régla la répartition des 75,000 restants par districts et départements.

Volontaires nationaux. — Par suite de résolutions contradictoires de l'Assemblée nationale, ces auxiliaires ne furent jamais levés, et devinrent les premiers volontaires nationaux.
C'est avec l'armée de ligne ainsi démoralisée et ces volontaires nationaux que se firent les premières guerres de la révolution.
La légende qui nous représente ces volontaires comme une troupe d'élite est bien loin de ce que l'on peut appeler la triste réalité. Si leur bravoure au feu est chose incontestable, l'indiscipline, le pillage, la désertion dont ils donnèrent de si nombreuses preuves, ne peuvent davantage être mis en doute, les rapports de leurs généraux sont tous unanimes pour flétrir leur conduite, et tous se terminent par les mêmes mots : « Surtout, ne m'envoyez pas de volontaires. »

Que n'a-t-on pas raconté cependant de l'enthousiasme des premières armées de notre révolution de 1789 qui furent opposées sous **DUMOURIEZ** en 1792 à la coalition austro-prussienne ! Quels effets l'opinion du temps, reflétée par l'histoire, ne lui a-t-elle pas attribués sur le succès militaire qui désorganisa cette coalition ! La vérité que nous apprend **GOUVION SAINT-CYR**, c'est que la partie des troupes qui, dans cette armée, représentait spécialement l'enthousiasme fut constamment à Valmy, Jemmapes et Neervinden l'embarras, l'empêchement des intelligentes opérations de Dumouriez.

1er amalgame. — Les nombreuses lettres adressées à l'Assemblée, pour remédier à un état de choses aussi malheureux, finirent par être entendues, et, sur l'avis unanime de **KELLERMANN, DUMOURIEZ, CUSTINE, BIRON** et **BEURNONVILLE**, la Convention, à la demande de **SERVAN**, finit par consentir à une fusion entre les régiments de ligne et les gardes nationales ou volontaires. Cette fusion, connue sous le nom d'amalgame, consistait à prendre un bataillon de l'ancienne armée et deux de volontaires pour former une demi-brigade ayant même uniforme et même solde.
La loi de l'amalgame votée le 21 février 1793 a eu le tort de faire une concession aux patriotes que ce projet inquiétait par son article 8. La fusion, au lieu d'être immédiate, ne devenait exécutoire que sur un nouveau vote de l'Assemblée.
Les corps restaient provisoirement formés d'après leur ancien mode d'organisation, et l'on devait faire ainsi la campagne de 1793 qui allait commencer.

Nouvelle composition de l'armée. — L'armée ainsi organisée sur le papier fut composée de 211 demi-brigades de ligne ou de bataille, 15 demi-brigades provisoires, 31 légères et 25 sans numéros, qui portèrent les noms des pays qui les avaient fournies.

106e demi-brigade de première formation. — La 106e demi-brigade devait être formée de deux bataillons de volontaires et du 2e bataillon du 53e régiment (Alsace) ; mais ce bataillon étant à Cayenne, l'amalgame ne put avoir lieu, et la 106e resta vacante jusqu'en 1796.

Nécessité d'un deuxième amalgame. — Beaucoup de demi-brigades n'avaient pu être formées : les unes, comme la 106e, parce que le bataillon des troupes régulières, qui devait être réuni à deux bataillons de volontaires, ne se trouvait pas en France ; les autres, parce que les volontaires présentaient un nombre de bataillons de beaucoup supérieur à deux fois le nombre des bataillons de ligne, et que, par suite, une fois les bataillons de l'ancienne armée placés, il restait un grand nombre de ceux de la nouvelle qui ne trouvaient pas de correspondants. Pour obvier à cet état de choses, l'Assemblée, par un décret du 8 janvier 1796, rendu exécutoire le 12 février ordonna un deuxième amalgame. Sur cette nouvelle fusion, la 106e fut définitivement formée des anciennes 35e et 201e demi-brigades, auxquelles on ajouta plus tard le 12e bataillon de la Gironde.
Avant de suivre la trace glorieuse de la 106e, imprimée par le sang de ses braves sur les divers champs de bataille de l'Europe, esquissons rapidement les diverses transformations qu'elle a subies jusqu'à nos jours, par suite des fluctuations politiques.

Par un arrêté des consuls du 24 septembre 1803, la 106e demi-brigade prend la dénomination de 106e régiment de ligne.
La réduction effectuée dans l'armée par ordonnance royale du 12 mai 1814 transforme le 106e en 87e, et au retour de l'Ile d'Elbe le régiment reconstitué reprend son ancien numéro.

Légion des Bouches-du-Rhône -— La deuxième restauration amène le licenciement de l'armée prononcé par l'ordonnance du 13 mars 1815 ; et une nouvelle ordonnance du 3 août de la même année organise 87 légions formées de deux bataillons d'infanterie et d'un bataillon de chasseurs. L'ancien 106e est versé dans la légion des Bouches-du-Rhône.

6e de ligne. — Le 23 octobre 1820 les légions sont supprimées et remplacées par 80 régiments ; celle des Bouches-du-Rhône est versée au 6e de ligne et y porte les glorieux débris de la 106e demi-brigade et du 106e de ligne.

6e provisoire. — Ce régiment, qui s'était rendu illustre dans presque toutes les batailles ou combats de la République et de l'Empire, disparaît alors de l'armée française jusqu'en 1871. A cette époque, la France vaincue par les barbares du Nord est en proie à la guerre civile ; des factieux, qui n'ont pas eu le courage de défendre leur patrie, luttent à outrance contre le gouvernement. Rien n'arrête la fureur de ces bêtes féroces déchaînées ; assassinat, pillage, incendie, tout leur est bon pour conserver ce pouvoir arbitraire qu'ils ont saisi à la suite de nos malheurs.
Heureusement une poignée de braves contient quelque temps ces brutes altérées du sang français, et l'armée prisonnière rentre pour reprendre ses armes, venger la société et sauver la France.
Les soldats de Reischoffen et de Sedan, ceux de Gravelotte et de Rezonville, oublient leurs souffrances, leurs humiliations, pour ne songer qu'au pénible devoir qui leur incombe.
Sous l'impulsion de ses chefs, l'armée est réorganisée ; à côté des régiments existants, on forme des régiments provisoires ; et tous marchent aussitôt au secours de la France contre la Commune.

Ancestrafil

100e de ligne. — Aussitôt la lutte terminée, aussitôt Paris rendu à sans France, et l'ordre et le respect de la loi à notre patrie, ces régiments provisoires sont reconnus définitifs ; et pour la première fois depuis 1820, nous voyons reparaître le n° 106 formé du 6e régiment provisoire qui, organisé à Cherbourg par le colonel **PÉAN**, venait déjouer un rôle très-actif dans la répression de la Commune.
Les circonstances exceptionnelles dans lesquelles ces régiments ont pris naissance nous donnent leur devise : *Tout pour la France*. Créés dans le malheur et pour le rétablissement de l'ordre, ils ont prouvé que, pour eux, il n'est qu'une chose, la patrie qu'un devoir, le dévouement absolu.

HISTORIQUE DES CORPS QUI ONT FORME LE 106e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE

Comme dans cet historique nous devons relater tous les faits d'armes de la 106e demi-brigade, nous croyons de notre devoir de donner aussi, quoique très-rapidement, les diverses actions de guerre auxquelles ont pris part ses divers éléments constitutifs, alors qu'ils étaient désignés sous les numéros 35 et 201, et pendant la période de temps écoulée depuis leur naissance, c'est-à-dire le premier amalgame, jusqu'à leur fusion dans la 106e en 1796.
Nous avons déjà dit que la 106e, de première formation, se composait de deux bataillons de volontaires et du 2e bataillon du 53e, et qu'elle n'avait pu être organisée ; que par la deuxième formation en 1796, cette demi-brigade se forma de la 35e et la 201e demi-brigade et du 12e bataillon de sans Gironde.
Enumérons donc les actions de guerre de ces trois derniers éléments, depuis la fin de 1792 jusqu'en 1796, moment où ils sont réunis sous le nom de 106e.

35e demi-brigade. — La 35e demi-brigade a été formée le 18 fructidor an II des quatre éléments suivants :
1° Le 1er bataillon du 18e régiment (royal-Auvergne).
2° Le 3e bataillon des volontaires de la Meurthe formé en août 1791.
3° Le 5e bataillon des volontaires de la Meurthe formé en octobre 1791.
4° Une partie des bataillons des volontaires du Maine-et-Loire formés le 1er août 1793 et incorporés comme complément dans la 35e demi-brigade le 2 fructidor an III.

1er bataillon du 18e régiment (royal-Auvergne).

27 avril 1792.	Bataille de Quiévrain.
6 novembre.	Retraite de Jemmapes.
16 —	Combat devant Bruxelles.
1er décembre.	Siège de Namur.
5 —	Combat au bois de Vivier-l'Agneau.
26 mars 1793.	Combat près de Dinant.
10 juillet.	Attaque et prise de la redoute du petit Luxembourg, devant Maubeuge.
9 vendémiaire.	Combat et retraite jusqu'au camp retranché devant Maubeuge.

9 au 25.	Le bataillon est bloqué dans Maubeuge.
1er brumaire.	Expédition au bois des Tilleuls.
24 frimaire.	Combat près du village de Gros-Rhin.
5 prairial.	Retraite et combat près de l'abbaye d'Aude.
20 —	Expédition près du château de Marimont.
8 messidor.	Bataille de Fleurus.
13 —	Prise de la position du mont Parisel.

11 et 12 vendémiaire. Bataille sur la Roïr et siège de Maastricht.

5e bataillon de la Meurthe.

15 juillet 1792.	près de Givet.
20 septembre.	Bataille du Camp de la Lune.
4 mars 1793.	Combat à Hervé, près de Liège.
18 —	Bataille de Neervinden.
22 —	Combat près de Louvain.
1er au 8 avril.	Combat d'Anzin, près de Yalenciennes.
6 août.	Affaire du pont d'Aire sur la Lys.
25 —	Expédition contre les Anglais sur le canal de Saint-Omer. Le bataillon bloqué dans Dunkerque fait plusieurs sorties.
14 au 17 octobre.	Déblocus de Maubeuge. Combat à Storain.
8 messidor.	Bataille de Fleurus.
13 —	Prise du mont Parisel.

6e bataillon de la Meurthe.

28 juillet 1792.	Expédition de Virton.
12 septembre.	Combat de sans Croix-au-Bois.
20 —	Bataille du Camp de la Lune.
6 novembre.	Bataille de Jemmapes.
19 —	Combat près de Bruxelles.
3 mars 1793.	Combat près de Hervé.
20, 21, 22 mars.	Défense de Louvain.
20 septembre.	Combat de Hondschootte, Ypres, Menin et Courtray.
15 et 16 décembre.	Déblocus de Maubeuge. Passage de la Sambre.
15 prairial.	Combat de Charleroy, blocus de cette place.
8 messidor.	Bataille de Fleurus.
13 —	Prise du mont Parisel.
24 —	à la montagne près de Louvain.

L'an III ces bataillons réunis sous le nom de 35e demi-brigade prennent part au blocus de Mayence et au passage du Rhin à Budenheim.

5e bataillon du Maine-et-Loire formé le 1er août 1793.

6 août 1793.	Passage de la Loire et prise de Cholet.
14 —	Combat entre Cholet et Mortagne.

Ancestrami

Septembre.	Combat au Quatre-Chemins.
Octobre.	Attaque et déroute des brigands à Douay.
19 brumaire.	Combat à Sainte-Cécile.
Ventôse.	Combat à la Roche-sur-Yon.
20 floréal.	Surprise et défaite de 400 brigands aux Sables.
21 thermidor.	Bataille de Dettingen.
Fructidor.	Combat à Evranches. Siège de Luxembourg.
An III.	Blocus de Mayence.

Opérations de la 55e demi-brigade.

17 brumaire an IV.	Retraite du camp de Mayence.
19 —	Combat à Kirchenbolanden.
19 frimaire.	Combat à Chope ; l'ennemi est complètement battu.
22 frimaire.	Combat à Chope ; nous sommes repoussés par des forces supérieures.
27 frimaire.	Reprise du poste de Chope.

Deuxième amalgame ; la 35e sert à former la 106e demi-brigade.

201e demi-brigade. — La 201e demi-brigade fut formée en l'an III :
1° Du 1er bataillon des volontaires de la Seine organisé en juillet 1791.
2° Du 1er bataillon des Ardennes formé en septembre 1791.
3° Du 5e bataillon des volontaires de la Drôme (août 1792).
4° Du 8e bataillon de l'Ain (septembre 1793).

1er bataillon de la Seine.

Mars 1792.	Expédition d'Ypres, Menin et Courtray.
27 septembre 1792.	Bataille de Sainte-Menehould.
6 novembre.	Bataille de Jemmapes.
18 mars 1793.	Bataille de Neervinden.
1er et 8 mars.	Combat d'Anzin.
15 et 16 octobre.	Déblocus de Maubeuge.
8 et 9 frimaire.	Combat à Kayserslautern.
21 thermidor.	Bataille de Dettingen.
An III.	Blocus de Mayence, affaire de la position dite le Plateau. Réunion à la 201e demi-brigade.

1er bataillon des Ardennes.

1792.	Le bataillon enfermé dans Thionville fait plusieurs brillantes.sorties.
1793.	Expédition dans le pays compris entre la Moselle et la Sarre.
9 brumaire.	Expulsion des Prussiens de Deux-Ponts.
8, 9 et 10 frimaire.	Combat de Kayserslautern.
21 thermidor.	Bataille de Dettingen.
An III.	Blocus de Mayence et formation de la 106e.

Ancestrami

5e bataillon de la Drôme.

13 octobre 1793.	Lignes de Wissembourg.
8, 9 et 10 octobre.	Combat de Kayserslautern.
2 nivôse.	Prise des redoutes de Woerth.
6 —	Reprise des lignes de Wissembourg.
21 thermidor.	Bataille de Dettingen.
—	Siège de Manheim.
An III.	Blocus de Mayence.
—	Retraite.
—	Combat sur la Frime.

8e bataillon de l'Ain.

9 septembre 1793.	Bombardement de Vieux-Brisach.
8 —	Escarmouche sous les murs de Saverne.
6 nivôse.	Reprise des lignes de Wissembourg.
Vendémiaire.	Blocus de Luxembourg.
—	Partie du blocus de Mayence.
—	Les quatre bataillons réunis sous le nom de 201e demi-brigade continuent le blocus de Mayence, effectuent la retraite le 7 brumaire, et livrent plusieurs combats, sur la Frime.

12e bataillon de la Gironde.

An III.	Guerre de la Vendée.
An III.	Affaire contre les brigands à la Châtaigneraie.
An IV.	- -
An V.	Incorporé à la 106e en frimaire.

———————

CAMPAGNE DE 1796 EN ALLEMAGNE

Nous avons vu que la 106e demi-brigade a été organisée au 2e amalgame par un décret du 8 janvier 1796. Elle fut placée sous le commandement du colonel **ROSSEL** et des chefs de bataillon **DUMESNE, DUPELLIN, MACQUART** et **AUTRAN**. Incorporée dans l'armée de Rhin-et-Moselle (Moreau), elle fait partie du centre de cette armée (Gouvion Saint-Cyr), 1re division général **TAPONNIER**, 1re brigade général **LECOURBE**.

Carnot avait conçu un plan gigantesque pour cette campagne de 1796 : porter la guerre au coeur des États autrichiens, et marcher simultanément sur Vienne par le Mein, le Danube et le Pô. Ce plan fut confié à trois généraux jeunes, hardis et entreprenants : **JOURDAN, MOREAU** et **BONAPARTE** ; le premier conserva le commandement de Sambre-et-Meuse, le deuxième eut celui du Rhin-et-Moselle, le troisième celui d'Italie.

L'archiduc **CHARLES**, qui commandait en chef les troupes autrichiennes, occupait la ligne du Rhin, de Manheim à Bâle.

Ancestrami

JOURDAN par le Mein, **MOREAU** par le Necker refoulant l'ennemi, l'un dans la Bohême, l'autre derrière le Danube, devaient occuper la ligne d'Ingolstadt à Inspruck, et se relier entre eux et à l'armée d'Italie pour marcher sur Vienne avec les trois armées réunies.
JOURDAN prend l'offensive pour attirer l'ennemi, remporte la victoire d'Altenkirchen, mais bat en retraite devant les forces supérieures qui lui sont opposées.
MOREAU, qui se trouvait sur la rive gauche du Rhin, et qui avait à franchir ce fleuve en présence d'une forte armée, donne à tous les corps des ordres de marche faisant croire à l'ennemi un projet de concentration vers le nord ; et, au moment où les Autrichiens ont fait descendre le cours du Rhin à la majeure partie de leurs troupes, pour s'opposer à ce projet, il remonte le fleuve, et en surprend le passage à Kehl.
Une fois sur la rive droite, **MOREAU** veut descendre le Rhin avec son aile gauche (Desaix) et le centre (Saint-Cyr), pour déboucher sur le Necker, pendant que la droite (Ferino) traversera la forêt Noire, et arrivera dans le Brisgau.

Combat de Kniébis. - Pour faciliter cette marche de flanc, en présence d'une armée ennemie, il s'assure des gorges de la Renchen ; la brigade **LAROCHE** s'empare de la montagne du Kniébis, occupée par les Wurtembergeois, et de la position très-importante de Freudenstadt (3 juillet).

Combat de Rastadt. - Après avoir ainsi chassé l'ennemi jusqu'à la hauteur de Rastadt, il l'attaque de nouveau dans cette position. Dans cette bataille (5 juillet), la brigade **LECOURBE**, de la division **TAPONNIER**, marche sur le flanc gauche ennemi, qui se trouvait à Gersbach dans la vallée de la Murg, le repousse, effectue un mouvement tournant sur la gauche et le force à descendre le cours du fleuve, jusqu'à Kuppenheim.
L'armée autrichienne, ayant ses flancs à découvert par les succès de l'année du Rhin-et-Moselle à la bataille de Rastadt, se retira sur Ettlingen. Le prince **CHARLES** attendit dans cette position les renforts qui lui venaient du bas Rhin. Après l'arrivée de ces forces, il veut reprendre l'offensive, et espère forcer **MOREAU** à repasser le Rhin ; mais ce général, devinant les intentions, les prévient en l'attaquant le 9, au moment où il prenait ses dispositions de combat pour la journée du lendemain. La droite des Autrichiens s'étendait vers le Rhin du côté de Durmersheim ; leur gauche s'appuyait au Rothensol.
MOREAU refuse sa gauche pour attaquer et tourner celle de l'ennemi. C'est au général **SAINT-CYR** qu'incombe l'honneur d'exécuter ce mouvement ; il doit enlever le plateau du Rothensol, le plus élevé des Montagnes noires.

Prise du Rothensol. — Six bataillons, d'infanterie, quatre escadrons et une nombreuse artillerie, défendent cette position importante ; l'attaquer de front serait s'exposer à de bien grandes pertes, tant aucune certitude de réussir. Aussi **SAINT-CYR** renonce-t-il à un moyen aussi hasardeux pour recourir à une ruse.
Le Rothensol fut attaqué par un bataillon de la 93e demi-brigade, soutenu par ses deux autres bataillons. Ce bataillon, repoussé chaque fois qu'il tentait une attaque, était refoulé jusqu'au pied de la montagne et aussitôt ramené à une nouvelle attaque pour être encore refoulé et poursuivi. Cette poursuite des Autrichiens se faisait à chaque tentative des Français avec un peu plus d'abandon et de désordre; aussi lorsque après la quatrième attaque le général **SAINT-CYR** lança les 100e et 109e demi-brigades commandées par l'intrépide **LECOURBE** contre les Autrichiens, effectuant une poursuite désordonnée, ces derniers furent aussitôt arrêtés, refoulés et suivit la baïonnette dans les reins, jusque sur le plateau, où Français et Autrichiens arrivèrent en même temps. Là nos ennemis, terrifiés d'une attaque aussi imprévue, cherchèrent leur salut dans une fuite précipitée, et laissèrent

notre brave brigade en possession du Rothensol, de toute son artillerie et de plus de 1,000 prisonniers.
Cependant il n'y avait eu sur notre gauche aucun succès décisif ; chacune des deux armées qui luttaient à hauteur d'Ettlingen conserva son champ de bataille. Dans la soirée, le prince **CHARLES**, apprenant la perte du Rothensol, et voyant par suite son flanc gauche entièrement découvert, se retira dans la nuit sur Durlach et Carlsruhe, ne laissant à Ettlingen qu'une arrière-garde.

C'est donc à la 106e demi-brigade que revient en grande partie l'honneur de ce que l'on a désigné dans l'histoire sous le nom de journée d'Ettlingen.
Au moment où **MOREAU** luttait ainsi contre le prince **CHARLES**, l'armée de Sambre-et-Meuse obtenait de brillants succès, et se portait rapidement jusqu'aux bords du Mein. Aussi l'ennemi, voyant la position sur le Rhin de plus en plus compromise, se décide à la retraite, et marche sur le Danube pour y concentrer ses forces. Le 21 juillet, il avait établi sa gauche sur la rive droite du Necker entre Canstadt et Esslingen. **MOREAU** donne l'ordre à notre droite (Gourion Saint-Cyr) de l'en déloger. Les avant-gardes impériales occupent encore la rive gauche de la rivière. La division **TAPONNIER** s'élance, enlève les faubourgs de Canstadt et de Berg et chasse l'ennemi avec une telle vivacité qu'il oublie de couper les ponts. Malheureusement cette brillante attaque ne fut qu'une opération isolée dont on ne put tirer aucun profit, par suite de l'éloignement du reste de l'armée ; on dut se résoudre à abandonner ce que l'on avait si brillamment acquis. Après Canstadt, Impériaux et Français continuent leur marche. L'archiduc **CHARLES**, arrivé sur la rive gauche du Danube, veut tenter encore une fois le sort des armes, avant de traverser le fleuve, et va attaquer **MOREAU** dans la position de Neresheim (11 août 1796) sur le versant est des Alpes de la Souabe.

Neresheim (11 août 1796). —Dans cette bataille, dont l'issue fut incertaine, l'archiduc **CHARLES**, voulant s'emparer du village de Dunselchingen, y fit mettre le feu par des obus, et essaya de profiter du premier moment de désordre occasionné par l'incendie pour y pénétrer et pour occuper en même temps la hauteur de Baremberg, position très-importante. Quatre demi-brigades, dont la 106e, lui opposèrent une résistance opiniâtre et le forcèrent à renoncer à son projet.
Après la bataille de Neresheim, l'armée autrichienne continue son mouvement de retraite et traverse le Danube. **MOREAU** effectue aussitôt le même mouvement et franchit le fleuve à Dillingen le 19 août. La division **TAPONNIER** le traverse à Hochstedt. L'armée française se porte de là sur la Suzam pour marcher sur Munich.
Cependant **JOURDAN**, après avoir laissé 29,000 hommes pour bloquer Mayence, marche victorieusement sur le Mein par Francfort, Vurtzbourg et Bamberg, débouche sur la Naab, s'empare d'Amberg, et dirige une division sur sa droite, pour se relier avec **MOREAU**.
En présence du danger qui augmentait sans cesse, par suite de la concentration de nos armées de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle qui étaient sur le point de se réunir, le prince **CHARLES** exécuta un mouvement audacieux, plusieurs fois opéré par **BONAPARTE** dans cette même année de 1796. Il ne laissa en face de **MOREAU**, dans sa position de la Suzam, qu'une faible portion de ses troupes, 36,000 hommes environ, et avec le reste il marche sur la Naab pour rejoindre Wartensleben qui est opposé à **JOURDAN**.

L'armée de Sambre-et-Meuse, en présence de forces aussi supérieures, bat en retraite. Elle combat tant cette depuis Amberg jusqu'à Wurtzbourg. Arrivée à ce point, **JOURDAN** livre une grande bataille, est vaincu, rejeté sur la Lahn et forcé de repasser le Rhin.
Ce n'est qu'une fois sur la Suzam que **MOREAU** connut le départ de l'archiduc, La situation de son armée devenait fort délicate par suite de ce mouvement. II devait donc y chercher un prompt

remède. Déjà, obligé d'envoyer de forts détachements à **BONAPARTE, MOREAU** ne peut opérer sur sa gauche. Cependant, le seul moyen d'empêcher que **JOURDAN** fût battu était de voler à son secours, par Donauwerth et Eichstoedt. **MOREAU** se décide, au contraire, à pénétrer en Bavière, espérant faire ainsi revenir l'archiduc sur ses pas. Le prince **CHARLES**, heureux de ce mouvement, qui met **MOREAU** en présence de **LATOUR**, continue ses opérations contre **JOURDAN** et remporte, comme nous venons de le voir, la victoire de Wurtzbourg.
Le 22 août, l'armée de **MOREAU** s'avance sur les hauteurs de Steppach. Le 24, elle franchit le Lech, le corps de **SAINT-CYR** à Lechaussen et remporte sur **LATOUR** la victoire de Friedberg. Le général autrichien va prendre position sur l'Ammer ; **MOREAU**, au contraire, reste dans l'inaction à Friedberg et laisse **LATOUR** continuer son mouvement de retraite sur l'Isar, où il rallie toutes ses troupes, et les dispose de la manière suivante : sa gauche à Kirchkudingen, le centre à Riem et la droite à Landshut, gardant ainsi tous les points qui peuvent assurer ses mouvements sur l'une ou l'autre rive.

LATOUR, une fois tranquille sur sa position, va marcher par sa droite, par la vallée du Danube, à la rencontre des forces que l'archiduc, sous le commandement de **NAUENDORFF**, fait arriver par Ratisbonne. Il repasse sur la gauche de l'Isar, avec une partie de son armée ; longeant le front des Français, fait sans jonction avec **NAUENDORFF**, entre Siegensburg et Neustadt, et, malgré la hardiesse de ce mouvement, va se placer dans l'angle formé par le Danube et l'Isar, d'où il attaque aussitôt l'aile gauche de notre armée.
Une attaque de l'ennemi sur le corps **DESAIX** qui était à notre gauche fit croire que ce mouvement offensif n'était effectué que pour détourner notre attention du mouvement principal. Cette erreur de **MOREAU** sauva une bonne partie de l'armée de **LATOUR**, qu'il eût été si facile de détruire dans la position malheureuse que ce général avait choisie.
Le centre de l'armée française, et par conséquent la 106e demi-brigade, ne prirent pas part au combat de Lagenbruck.
MOREAU veut alors repasser l'Isar ; mais, comme l'ennemi occupe tous les ponts qui n'ont pas été détruits, il charge **SAINT-CYR** d'enlever celui de Freysingen et de rejeter l'ennemi sur la rive droite du fleuve. Cette attaque s'effectue de la manière la plus brillante ; les Autrichiens, entièrement repoussés, fuient dans la direction d'Erding ; mais le mouvement général de l'armée ne s'effectua pas, par suite d'un contre-ordre donné par le général en chef **MOREAU**, qui, étant sans aucune nouvelle de **JOURDAN**, concevait des craintes sérieuses sur le sort de son armée, et n'osa continuer son mouvement en avant. Gêné d'ailleurs par les ordres du gouvernement, il ne sut prendre que des demi-mesures, et détacha **DESAIX** avec une partie de ses troupes sur Nuremberg, pour essayer de communiquer avec l'armée de Sambre-et-Meuse. Dans ce but, son aile gauche vint passer le Danube à Neubourg, le 17 décembre, et marcha sur Eichstoedt. **SAINT-CYR** passa sur la rive gauche et prit la position de Unterstadt ; **FERINO**, avec l'aile droite, se replia derrière la Paar, vers Frieberg, L'ennemi, qui a suivi notre mouvement, attaque notre gauche, mais est entièrement repoussé.

Retraite de Moreau. — **MOREAU** reçoit à ce moment de mauvaises nouvelles de l'armée de **JOURDAN** ; il rappelle aussitôt **DESAIX**, et se trouvant de plus en plus isolé en Bavière, craignant d'ailleurs que, dans le cas où l'archiduc **CHARLES** serait vainqueur, il ne vienne sur ses derrières pour lui couper la retraite, il se décide à se rapprocher de la France. Ici commence, le 20 septembre, cette fameuse retraite de Trente-six jours, qui assure à **MOREAU** l'un des premiers rangs parmi les grandes réputations militaires.

Avant de décrire cette retraite, étudions les troupes qui sont opposées à **MOREAU**, leur but, leur force et leur projet.
FRÖHNLICH, avec 15,000 hommes, défend le Tyrol, où **WURMSER** prépare sa seconde entrée en Italie. **LATOUR**, avec 15,000 à 16,000 hommes, est placé sur l'Isar, pour protéger les frontières de l'Autriche ; **NAUENDORFF** occupe le Danube avec 10,000 hommes et garde les derrières du prince **CHARLES**, qui avec son armée manoeuvre contre **JOURDAN** pour le refouler et tomber sur les derrières de l'armée de Rhin-et-Moselle dont il veut couper la retraite. A ces 40,000 hommes, **MOREAU** n'oppose que 64,000 hommes. Il concentre aussitôt son armée sur le Lech, pour se porter en arrière de la Schutter, où il prend position le 20 septembre ; le 21, derrière la Mindon.
Le 22, il se porte sur la Güntz, la droite à Weitenweiller, la gauche au Danube, ses avant-postes sur la Suzam.
Le 23, sur la Roth.
Le 24, le centre passe l'Iller.
Le 25, le centre se prolonge jusqu'à Wiblingen, **DESAIX** traverse Ulm, et établit son corps d'armée sur la rive droite de la Blau. On se canonne dans cette position avec le corps de **NAUENDORFF** qui essaye d'incendier la ville d'Ulm.
Le 26, l'armée reste dans cette position ; l'ennemi s'est rapproché. **LATOUR** et **NAUENDORFF** se sont réunis et menacent de nous attaquer. **MOREAU** s'est arrêté pour recevoir la bataille.
Le 27, le centre prend position entre la Rottim et la Riss, la droite à Heggbach et la gauche en avant de Balstringen.
Le 28, nouvelle position, le centre en arrière de Biberach, la droite à la Riss près de Risseg, et la gauche à Guthartshoffen.
Le 29, un combat s'engage en arrière des marais du lac Foederstée, la droite sur les hauteurs en arrière de Schussenried, la gauche à Buchau.
Les Autrichiens suivent pas à pas tous les mouvements de l'armée française.
Le 30, le général **LATOUR** pousse son avant-garde par Steinhausen jusqu'à Schussenried, où t'engage un combat assez vif. **SAINT-CYR** soutient l'avant-garde avec son corps de bataille, et l'attaque s'étend à toute la ligne. **DESAIX** et **FERINO** sont aussi attaqués ; mais l'ennemi est partout repoussé. Après ce combat, les Impériaux sont placés de la manière suivante : **BAILLET,** 5,000 hommes, à Steinhausen ; **MERCANTIN** et **CONDÉ**, 10,000 hommes, à Holzreuthe ; ils constituent l'aile gauche ; **HOSPATH**, 6,000 hommes, à droite de Schafflangen ; 2,000 hommes en réserve sous **LATOUR** occupant les hauteurs de Groth. **NAUENDORFF** est seul vers Tubingen.
Jamais l'armée de **MOREAU** n'avait été dans une position aussi difficile. Elle était menacée par plusieurs corps qui heureusement n'avaient aucune communication entre eux. **MOREAU** songe aussitôt à les attaquer isolément et à combattre d'abord **LATOUR** qui le terrait de plus près.

Bataille de Biberach (38 octobre). — **SAINT-CYR**, avec le centre et la réserve, est chargé de déloger **LATOUR** des positions de Steinhausen et de Holzreuthe et de le repousser jusqu'à Biberach, pendant que **DESAIX** attaque sa droite de l'autre côté du lac Foedersée.
Les attaques de **SAINT-CYR** commencent à 7 heures du matin. La 106e demi-brigade, appuyée par la 100e, force l'infanterie autrichienne dans les bois de Steinhausen. La cavalerie vient au secours de l'infanterie autrichienne et charge jusque dans le village. Les grenadiers de la 106e et le 9e régiment de hussards la repoussent, et le corps de **BAILLET** est forcé de se retirer sur Groth. Malheureusement le général **SAINT-CYR** reçoit un rapport qui lui annonce qu'une colonne ennemie débouche par Michelswand ; il s'arrête aussitôt dans son mouvement en avant et se contente de couronner les hauteurs, d'où il canonne Groth.

Pendant ce temps, **DESAIX** remporte un succès sur notre gauche, et **LATOUR** s'empresse de faire filer ses parcs de Groth sur Umendorff pour pouvoir se replier plus facilement derrière la Riss.
SAINT-CYR, revenu de son erreur, lance les 84e et 106e demi-brigades à l'attaque de Groth. **LATOUR** se retire aussitôt et rencontre dans sa marche en retraite le corps de **DESAIX** qui par un mouvement tournant était venu se placer sur les derrières de l'ennemi, à cheval sur la route de Biberach. La moitié de la colonne autrichienne est sauvée à grand'peine ; le reste est entièrement dispersé, et une grande partie tombe au pouvoir des Français.
Le résultat de cette journée est dû au corps du général **GOUVION SAINT-CYR**, et en particulier à l'énergie que déploya la 106e demi-brigade dans les deux grandes attaques qu'elle eut à effectuer.
L'ennemi nous laissa 18 pièces de canon, 2 drapeaux et plus de 4,000 prisonniers.

Cette victoire de Biberach n'avait pas fait disparaître tout danger pour l'armée de **MOREAU** ; car, au moment où **LATOUR** était accablé, **NAUENDORFF** avait marché sur Hechingen et s'était réuni à Pétrasch. Cette nouvelle petite armée de 20,000 hommes était suffisante pour retarder notre marche jusqu'à l'arrivée du prince **CHARLES** sur la Renchen ; d'autant plus que **MOREAU** savait que l'armée de ce général remontait le Rhin pour se réunir à celle de **LATOUR**. Aussi le général en chef de l'armée française, au lieu de se diriger sur Strasbourg, qui est trop près du prince **CHARLES**, marche sur Fribourg par le Val-d'Enfer. Le gros de l'armée passe le Danube à Riedlingen et se porte sur Friedingen et Stockach. Le centre est destiné à forcer le passage, la droite tient tête à **LATOUR,** la gauche contient **NAUENDORFF** près de Rothweil,
Le général **SAINT-CYR** entre à Fribourg sans résistance, et l'armée entière traverse le Val-d'Enfer sans être attaquée. Aussitôt, **MOREAU,** croyant ses communications établies par la vallée du Rhin, veut se rendre à Kehl ; mais il apprend que toute l'armée allemande est réunie ; il renonce à son premier projet, et remonte le Rhin pour traverser le fleuve à la hauteur de Huningue.

Combat d'Emmendingen (19 octobre). — Après une lutte acharnée qui a duré toute la journée, l'armée française conserve ses positions derrière l'Elz, la droite à l'entrée de la gorge de Waldkirch, la gauche à Riegel. La 106e demi-brigade n'a eu aucun rôle particulier dans ce combat, mais c'est dans la relation qui en est faite par le général **GOUVION SAINT-CYR** que l'on trouve son opinion sur la brigade **LECOURBE**, dont la 106e faisait partie, et qu'il qualifie de la meilleure brigade de son corps d'armée.
Les résultats heureux du combat d'Emmendingen furent d'avoir mit **MOREAU** dans la nécessité de concentrer son armée qui jusqu'à ce moment occupait un espace beaucoup trop étendu pour pouvoir résister aux attaques des Impériaux. A présent, au contraire, il se trouve en mesure de donner ou de recevoir une bataille.
Malheureusement **MOREAU** ne tira pas tout le parti possible de la situation, parce qu'il ne connaissait que très-imparfaitement les forces de l'archiduc qu'il avait en face de lui et qu'il les supposait de beaucoup supérieures à ce qu'elles étaient en réalité.
Le 20 octobre, l'archiduc **CHARLES** passe l'Elz à Emmendingen, et débouche sur le centre de l'armée française. **MOREAU** fait un mouvement de retraite et ordonne le lendemain à son aile gauche de repasser le Rhin à Brisach pour marcher sur Strasbourg et le camp retranché de Menhein qu'elle doit enlever. Par ce mouvement, l'ennemi sera forcé de rompre le pont, et la libre possession du Palatinat sera assurée à la France.
Les deux corps qui nous restaient sur la rive droite continuèrent le lendemain leur mouvement de retraite, traversèrent la ville de Fribourg, et s'engagèrent sur la route d'Huningue.
Le 22, l'armée prit la position de Schliengen, et **MOREAU**, se proposant d'y livrer bataille, fit filer ses bagages sur Huningue, Le 14, l'archiduc l'attaquait dans cette position.

Bataille de Sohliengen (12 octobre 1796). - Les ennemis, selon l'habitude du prince **CHARLES**, forment quatre colonnes d'attaque commandées par le prince de **CONDÉ, FURSTEMBERG, LATOUR** et **NAUENDORFF**. Le général **AMBERT**, qui avait remplacé **TAPONNIER** dans le commandement de la division dont la 106e faisait partie, repoussa avec la plus grande énergie quatre attaques successives des corps de **CONDÉ** et de **FURSTEMBERG**. La droite, tout le commandement de **FERINO**, ne put arriver à un aussi heureux résultat, et **LATOUR** occupa le soir le village de Kandern. Malgré ce petit succès des Autrichiens sur notre droite, **MOREAU** pouvait regarder sa position comme intacte. Cependant, le lendemain il continuait son mouvement de retraite et effectuait le 25 et le 26 le passage du Rhin par le pont d'Huningue. Les Autrichiens, heureux de nous voir abandonner la rive droite du Rhin, nous laissèrent tranquillement franchir le fleuve.
Ainsi se termine la retraite de **MOREAU** commencée, le 20 septembre à Pfaffenhoffen et finie le 26 octobre à Huningue. La 106e demi-brigade doit être fière d'avoir participé et même de s'être fait remarquer dans ce que l'on désigne comme la plus belle opération militaire de cette époque.

Aussitôt que notre armée eut repassé le Rhin, l'archiduc **CHARLES** laisse le prince de **FURSTEMBERG** devant la tête du pont d'Huningue et dirige le reste de ses forces sur Kehl. La droite des Français, sous **FERINO**, couvre la première de ces deux villes, et le centre est couvert par le général **SAINT-CYR** à Strasbourg.
Le cabinet de Vienne ordonne le siège de ces deux villes, voulant ainsi enlever aux Français les ponts qui leur permettaient de traverser le Rhin pour déboucher en Allemagne.
La 106e demi-brigade faisant partie des troupes qui ont défendu Kehl, nous ne nous occuperons dans cet historique que de ce siége.

SIEGE DE KEHL

Les deux généraux **GOUVION SAINT-CYR** et **DESAIX** furent désignés pour commander alternativement la défense. Ils avaient sous leurs ordres 40 bataillons qui en fournissaient 18 de service journalier, savoir : 6 à Kehl, 3 au camp retranché et 3 sur la gauche, dans les îles de la Kintzig ; plus 6 bataillons en réserve dans les îles du Rhin.
Ce fut vers la fin du mois d'octobre que l'armée autrichienne se trouva rassemblée devant le fort de Kehl sous le commandement de **LATOUR**.
Les Autrichiens employèrent tout le mois de novembre à élever les lignes de contrevallation ; elles étaient formées de 15 grosses redoutes reliées entre elles par des courtines. Dans la nuit du 21 novembre, la tranchée fut ouverte au moment même où **MOREAU** combinait à Strasbourg une grande sortie pour ruiner les travaux de l'ennemi. Cette sortie s'effectua le 22. **LECOURBE**, à la tête des 84e et 106e, débouche près du bonnet-de-prêtre d'Erlenrhin, attaque la gauche autrichienne, perce leur ligne, entre dans leur camp, s'empare de quatre de leurs redoutes et dirige sa troupe vers Rappenhof où se trouve le parc de siège des Prussiens. Malheureusement, ce mouvement avait été combiné avec d'autres attaques qui n'avaient point réussi. **LECOURBE**, isolé et forcé de battre en retraité, effectue son mouvement dans le plus grand ordre et en combattant.
Le cadre restreint de ce travail ne nous permet pas de signaler les détails de ce siège de Kehl, d'autant plus que la 106e, dans les diverses attaques que firent les Autrichiens, se trouva fractionnée

Ancestram

avec toutes les autres demi-brigades. Qu'il nous suffise de dire que là, comme dans tous les faits de guerre où elle a eu l'honneur de porter son drapeau, elle s'est fait remarquer par son courage et sa discipline.
Jomini, dans sa relation du siège de Kehl, rend, d'ailleurs, à la 106e l'hommage qui lui est dû, dans la personne de son général de brigade **LECOURBE** qui trouve une place auprès des deux généraux en chef, **DESAIX** et **SAINT-CYR**, dans l'honneur qui leur revient pour la belle défense de Kehl. Kehl fut évacué le 9 janvier 1797, par suite d'une convention. Les Français, en se retirant, emportèrent tout le matériel de guerre, et l'ennemi n'eut à s'emparer que d'un amas de décombres.
Après l'évacuation de Kehl, l'archiduc fit venir en Italie une partie de ses troupes ; les autres furent disséminées sur la rive droite du Rhin, de Bâle à Dusseldorff. **LATOUR** conserva le commandement du haut Rhin jusqu'à Manheim, et fut par suite opposé à **MOREAU**, qui se trouvait sur la rive gauche du fleuve. L'armée française avait pris ses cantonnements entre le Rhin et les Vosges et était forte d'environ 60,000 combattants.

Passage du Rhin à Gambsheim. — Les deux années de Rhin-et-Moselle et Sambre-et-Meuse doivent traverser le Rhin et combiner entre elles leurs opérations. Le passage du fleuve doit par conséquent être effectué le même jour ; mais **HOCHE**, qui avait remplacé **JOURDAN** dans l'armée de Sambre-et-Meuse, avait à sa disposition les deux ponts de Neuwied et de Dusseldorf ; **MOREAU**, au contraire, n'en avait plus aucun.
Les fortifications accumulées par les Autrichiens à Kehl empêchent **MOREAU** de tenter le passage en face de cette ville. Il choisit un point situé en avant de Kilstett.
Les troupes cantonnées auprès de Strasbourg et destinées à la première attaque reçoivent l'ordre de se rendre, sous divers prétextes, aux environs de Kilstett, où une digue les masque aux yeux de l'ennemi. Dans la nuit du 19 au 20 janvier, l'armée se met en mouvement sur sans rive gauche du Rhin. Des circonstances malheureuses retardent nos troupes jusqu'au jour, et empêchent par suite de surprendre les Autrichiens. Des trois points de débarquement que **MOREAU** avait choisis, un seul peut être abordé : c'est l'Ile des Graviers, d'où le général **HEUDELET** chasse les Croates. **DUHESME**, qui traverse à sa suite, attaque le village de Diersheim avec les bataillons de **DAVOUST** ; il est blessé et repoussé. **VANDAMME** vient rétablir le combat. Le village reste aux Français. Vers 11 heures, les Autrichiens, ayant reçu des renforts, veulent nous culbuter ; ils sont rejetés dans Honau et se tiennent désormais sur la défensive.
Les Impériaux reçoivent de nouvelles troupes, et **STARRAY** fait aussitôt une deuxième tentative pour enlever Diersheim qui est à moitié réduit en cendres et que les Français conservent malgré une lutte des plus acharnées.
Cependant les généraux **VANDAMME** et **DAVOUST** s'emparent de Honau, et, malgré tous les obstacles, malgré le feu continu de l'ennemi, le pont est terminé à minuit.
Le lendemain matin, **STARRAY**, qui ignorait cette circonstance, veut avec des troupes fraîches enlever Honau et Diersheim. Les Autrichiens, protégés par leur artillerie, marchent contre nos troupes qui, amoncelées, perdent beaucoup de monde, et sont forcées d'abandonner la position. Un grand nombre de Français prend la fuite et se précipite sur le pont, lorsque **LECOURBE,** à la tête de sa brigade, va le franchir pour s'opposer à la marche victorieuse des Impériaux. Ce brave général, voyant nos soldats transformés en fuyards, essaye de les ramener au combat. Sur leur résistance il fait croiser la baïonnette à sa troupe et s'avance en colonne serrée, occupant toute la largeur du pont et jetant dans le Rhin tous ceux qui refusent de marcher à l'ennemi.
Par l'intervention énergique de cette brigade (84 et 106), un irréparable désastre fut évité. Diersheim fut repris par les Français, et ce nouveau succès détermina chez l'ennemi un mouvement de retraite qui se convertit bientôt en déroute. Le 17e dragons tourne le pont de la Kintzig, se fait ouvrir les

portes de Kehl, et les Français, définitivement établis sur la rive droite du Rhin, reconstruisent aussitôt le pont de Strasbourg.
L'armée française prend la position suivante : la droite, entre Kehl et Neumühl ; la gauche, à Bischoffsheim et Freystett, et l'avant-garde sur la Renchen, sous les ordres de **LECOURBE**.
MOREAU profite de sa victoire pour poursuivre vivement les Autrichiens. **LECOURBE**, avec l'avant-garde, force le 22 avril le passage de la Renchen et poursuit les Autrichiens jusqu'à Lichtenau. C'est à ce moment que l'arrivée d'un courrier porteur des préliminaires de paix mit fin aux hostilités.

Armistice de Leoben (18 avril). — Par l'armistice de Leoben, du 18 avril, connu de **MOREAU** le 23 mai, nous conservons la rive gauche du Rhin, et la Lombardie devient un Etat indépendant.
L'armée du Rhin-et-Moselle va prendre ses cantonnements en Alsace. La 106e fait partie de cette armée jusqu'au 10 mai 1798, époque où elle reçoit l'ordre de se rendre à Porentruy (nord de Berne). Pendant cette période, l'ancienne armée de **MOREAU** prend des noms différents et change plusieurs fois de général en chef.

Nous allons donner rapidement les principaux de ces changements. Le 29 septembre 1797, les armées de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle sont réunies sous le nom d'armée d'Allemagne et placées sous le commandement du général **AUGEREAU**. Le 9 décembre 1797, l'armée d'Allemagne est divisée en deux parties : l'armée de Mayence, général **HATRY** ; 2e armée du Rhin, général **AUGEREAU**. La 106e fait partie de la première de ces deux armées ; elle est comprise dans la division **CHÂTEAUNEUF-RANDON,** brigade **PATEL**, et se trouve cantonnée dans les positions suivantes : 1er bataillon à Osthoffen; 2e à Kirkenpoldan ; 3e à Furfelden. Le dépôt à Nancy.
Par arrêté du 29 janvier 1798, l'armée de Mayence est supprimée ; une partie des troupes qui la composent est concentrée dans le département du Mont-Terrible et forme plus tard l'armée d'Helvétie, désignée quelquefois sous le nom de l'armée de l'Erguel. Cette armée comprit également une division que le général **MENARD** conduisit d'Italie à l'armée d'Angleterre, et que l'on avait arrêtée dans le pays de Vaud.
Cette armée d'Helvétie, créée le 8 mars 1798, fut placée tous le commandement du général **BRUNE** jusqu'au 27 du même mois, époque où **SCHAUENBOURG** en prit la direction. Le 2 octobre, ce général fut lui-même remplacé par **MASSENA**.

CAMPAGNE D'HELVÉTIE

Après Campo-Formio, la France et l'Autriche ont également besoin de la paix. Mais la politique altière du Directoire traite ses alliés comme des sujets ; partout ses émissaires veulent soulever les peuples contre leur gouvernement. Ce n'était pas assez d'avoir donné à la France des frontières naturelles ; les directeurs veulent encore former une ligne d'Etats intermédiaires qui puissent éloigner les ennemis. Nos victoires avaient à droite érigé les républiques ligurienne et cisalpine, à gauche la république batave ; il leur manquait donc la Suisse pour arriver au but qu'ils se proposaient. Le mécontentement qu'occasionna une telle conduite ne se fit pas attendre ; ce fut la

cause de la campagne d'Helvétie, qui entraîna à sa suite sans deuxième coalition formée contre la France.
Le prétexte de cette guerre fut fourni par les Vaudois qui, exaltés par les idées françaises, demandent leur indépendance à la ville de Berne, dont ils étaient les sujets. Berne les considère comme des rebelles, et punit du fer ou du bannissement ceux qui ont osé demander des droits politiques. D'anciens traités plaçaient les Vaudois sous la protection de la France ; ils invoquent ces traités, et le Directoire, qui voit dans Berne et dans son sénat des ennemis acharnés contre notre révolution, s'empresse d'envoyer une armée au secours des Vaudois.
Une division de l'armée du Rhin prend possession de l'Erguel et des vallées de Saint-Imier et de Moutiers ; une seconde division (Ménard), venue de l'armée d'Italie, traverse la Savoie et va établir son quartier général à Ferney-Voltaire.
Dès l'arrivée des troupes françaises, les Vaudois proclament leur indépendance. Les campagnes de Bâle et d'Argovie suivent cet exemple ; Zurich, Lucerne et Schaffouse font aussi leur révolution démocratique. Les Bernois réunissent leurs montagnards sous les ordres du colonel **WEISS**, et se portent à la rencontre des Français, pendant que leur sénat fait des tentatives de conciliation auprès du Directoire. Les Français répondent par des exigences tellement inacceptables, que les Suisses se décident à la guerre. 25,000 Suisses, sous les ordres du général **d'ERLACH** et divisés en trois divisions, vont prendre les positions suivantes : 1° Andermatt, entre Fribourg et le lac Morat ; 2° Graffenried, entre la ville de Buren et la rivière de Thiele ; 3° le colonel **WATTEVILLE**, de cette rivière à Soleure.
BRUNE, qui a pris le commandement de l'armée française à la place de **MENARD**, concentre ses troupes sur la frontière de Fribourg et du pays de Vaud. Son quartier général est à Payerne ; il va attaquer par le sud de Berne, pendant que la division de l'armée du Rhin, sous les ordres de **SCHAUENBOURG**, attaque par le nord. La 106e demi-brigade fait partie de cette division.

Prise de Berne (9 mars). — Par la victoire de Morat, **BRUNE** refoule les Suisses dans Berne, **SCHAUENBOURG** les bat à Soleure et les repousse dans la même ville. Les Suisses s'y défendent avec opiniâtreté ; mais Berne, prise par **SCHAUENBOURG**, est livrée au pillage. L'aristocratie abdique ses pouvoirs. Une diète, assemblée à Aarau, donne à la Suisse une constitution unitaire, et le 12 avril 1798 la république helvétique est proclamée.
Les troupes françaises sont cantonnées en Suisse. La 106e occupe Berne, Soleure et Fribourg (23 mai). **SCHAUENBOURG,** qui a pris le commandement de l'armée, organise un camp d'instruction entre les routes de Soleure et de Burgendorff, et y appelle aussitôt la division formée des 44e, 106e et 109e demi-brigades et de la 14e légère. Le 4e bataillon de la 106e dit bataillon de garnison, se trouve en ce moment à Schaffouse.
Cependant le proconsul **RAPINAT** exerçait de grandes déprédations dans la république helvétique. Après celle de Berne, ce furent les caisses de Zurich dont il s'empara. Ces procédés et les impôts qu'occasionnait le cantonnement de 40,000 hommes, avaient refroidi le zèle des uns et augmenté l'exaspération des autres. On se plaignait avec amertume à **SCHAUENBOURG**, qui n'en tenait aucun compte. A ce moment, les petits cantons refusèrent le serment de fidélité ; le canton d'Unterwalden se faisait surtout remarquer par son exaltation. **SCHAUENBOURG** se rend à Lucerne pour en imposer et essaye des négociations ; mais, n'ayant pu réussir, il veut étouffer ce germe de résistance, et dirige aussitôt deux colonnes sur le canton d'Unterwalden.

La vallée d'Unterwalden est limitée par le mont Brunig du côté de l'Oberland et par le lac de Lucerne du côté du nord. La colonne partie de Thun débarque à Brienz, gravit le sentier de Brunig et descend sur Saxelen. La seconde colonne, dont fait partie la 106e, s'embarque à Lucerne et se

présente à Stanzstadt. Les Suisses se défendent d'une manière héroïque. Vieillards, femmes et enfants, tous prennent part à cette lutte désespérée qui dura deux jours. Les Français, vainqueurs, et exaspérés des pertes nombreuses qu'ils ont éprouvées, incendient la ville et massacrent tout jusqu'à la vallée d'Engelberg. En présence de cette scène de carnage, les cantons de Schwitz et d'Uri prêtent le serment ; mais ils n'en sont pas moins tout le coup de mille vexations.
Les Grisons, voyant la situation faite aux autres cantons et voulant se soustraire à un sort semblable, appellent les Autrichiens à leur secours. Le 19 octobre 1798, une division autrichienne entre à Coire.
Pendant ce temps avait lieu le congrès de Rastadt. Les événements qui viennent d'être racontés ralentirent les négociations et en occasionnèrent le dénoûment tragique. La guerre avec l'Autriche est déclarée ; la deuxième coalition s'organise contre la France, et l'armée d'Helvétie est soumise au plan de campagne adopté par le Directoire. **MASSENA**, qui vient d'en prendre le commandement, envahit le pays des Grisons et détruit la division ennemie qui s'était installée à Coire, mais il échoue devant Feldkirch qu'il essaye d'enlever.
Le général **BELLEGARDE** débouche du Tyrol avec des forces considérables, et attaque les Français dans les Grisons. **MASSENA** est forcé de se retirer derrière le Rhin, puis sur la Thur, où il espère tenir tête aux Impériaux, en concentrant toutes les troupes françaises en Helvétie. Il lutte avantageusement à Frauenfeld, et se trouve quand même forcé de se retirer à Zurich. Les Autrichiens le suivent pied à pied, attaquent la ville et nous forcent à nous replier sur l'Albis. **MASSENA** appuyé sa gauche au Rhin, la division **THURREAU** derrière l'Aar, le centre campé sur les bords de l'Albis, la droite se prolonge jusqu'à Zug. Nos avant-postes occupent les villages de Schlieren, Altstetten et Albisrieden, et bordent toute la rive gauche de la Limat.

Combat d'Albisrieden (21 prairial). - Nous reproduisons textuellement la lettre de Masséna sur ce combat :

« L'ennemi a attaqué avec des forces supérieures nos positions en avant de Brengarten. Après la plus vigoureuse résistance, nos postes ont été forcés de se replier. L'ennemi s'est emparé du village d'Albisrieden, et il gagnait déjà la hauteur en arrière de ce village lorsque le général Soult a donné l'ordre de marcher aux trois bataillons de la 106e Ces bataillons se sont précipités dans les rangs ennemis au pas de charge, et avec une intrépidité au-dessus de tout éloge ; en un instant ils ont fait changer la face des choses. Les ennemis ont été culbutés sur tous les points, et nos positions reprises. »

MASSENA reçoit du Directoire l'ordre de prendre l'offensive ; il demeure quand même stationnaire sur l'Albis jusqu'au milieu du mois d'août. Les cantons sont occupés par les deux armées belligérantes. Le gouvernement français, qui reçoit les plaintes des Suisses à ce sujet, ordonne de nouveau à **MASSENA** de prendre l'offensive. Le général, informé de l'approche de 30,000 Russes qui s'avançaient contre lui, sous les ordres de **KORSAKOFF**, accède aux voeux du gouvernement et marche contre l'archiduc pour le combattre avant l'arrivée de ce secours. Il enlève les petits cantons, le Saint-Gothard et le Simplon par l'aile droite de son armée commandée par **LECOURBE**. Aussitôt les Autrichiens poussent leurs troupes légères sur le lac d'Egeri, par le chemin de Morgarten ; leurs avant-postes sont placés à Richtenschweil et Einsiedeln ; la deuxième colonne à Glaris et à Schwitz, la troisième dans la vallée de la Reuss (12 juin 1799). A partir de ce moment, les deux armées, placées dans des positions à peu près parallèles, se tiennent sur une défensive absolue. L'archiduc, qui attend l'arrivée des Russes, se borne à élever des batteries sur la

rive droite de la Limat. Pendant que les deux armées sont en présence, la brigade **RISTRR**, dont fait partie la 106e, est envoyée à l'armée d'Italie qui commence ses opérations.

CAMPAGNE D'ITALIE

Général en chef : général **SCHERER**.
Aile gauche : général **SCHERER.**
2e division : général **GRENIER.**
2e brigade : 106e demi-brigade.
Le général **SCHERER** forme son armée sur le Mincio, et laisse de faibles garnisons dans le Ferrarais et le Bolonais, où les débordements du Pô rendaient pour le moment toute lutte impossible. Les montagnes du Brescian et du Bergamasc étant couvertes de neige, il plaça seulement quatre bataillons dans le chef-lieu de ces provinces pour surveiller les débouchés de la Valteline.
KRAY, qui commandait momentanément l'armée autrichienne, la rassemble entré l'Adige, Padoue et Vicence. 8,000 hommes occupent le camp retranché de Pastrengo, 20,000 se placent en avant de Vérone, 20,000 près de Bévilacqua.
SCHERER vient asseoir son camp le 21 mars en face de l'armée autrichienne, la gauche à Peschiera, la droite vers Sauguinetto, sur la route de Legnago.

Avant de parler des opérations militaires, et sans vouloir donner une description de la ligne de l'Adige qui est en général fort connue, rappelons que les châteaux de Vérone sont adossés à des montagnes à pic, qui se rattachent au mont Molare, et qu'une armée ne peut passer du pays vénitien dans le Tyrol et dans la vallée de l'Adige sans traverser cette ville ou sans rétrograder par Bassano dans les gorges de la Brenta. Vérone, partagée par l'Adige, était à l'abri d'un coup de main et donnait quatre ponts sur ce fleuve. Legnago, à 10 lieues plus bas, a également une bonne tête de pont. Nous n'avons pas besoin de faire ressortir tous les avantages qu'une telle position donnait aux Autrichiens.

En présence d'une telle situation, il importait d'assurer à l'armée française un premier succès ; aussi, **SCHERER** ayant, sur de faux avis, supposé le gros des troupes ennemies entre Vérone et le lac de Garde, se décide à attaquer cette position et veut franchir le fleuve après avoir refoulé l'ennemi. Par son ordre, la division **SERURIER**, côtoyant les bords du lac de Garde jusqu'à Lacise, descend par la route de Bardolino sur Incassi, pour agir de concert avec la deuxième division **DELMAS**, qui marche de Campara à Campo-Reggio. La division **GRENIER** se dirige sur Bussolengo pour joindre ses efforts à ceux des deux autres, et refouler les Autrichiens au-delà des hauteurs de la Corona. Pendant ce temps, **MOREAU**, avec le centre droit, inquiète Vérone en faisant une fausse attaque sur Legnago et **MONTRICHARD,** avec sa droite s'avance vers le Nord en remontant le cours de l'Adige, déploie ses troupes de manière à masquer Radia où il jette un pont sur le fleuve.
KRAY, au premier avis du mouvement des Français, s'imagine que l'on veut enlever Vérone, et cherche à concentrer ses forces contre **MOREAU,** tout en faisant une tentative pour tourner notre droite.

Le mouvement de **SERURIER** réussit parfaitement par suite de la bonne volonté que **KRAY** avait mise à dégarnir son flanc droit.

Combat de Pastrengo. - Cependant **DELMAS** attaque le camp de Pastrengo ; l'avant-garde du général **GRANDJEAN** enlève le village, mais la brigade **DELESME** éprouve une insurmontable résistance.
Une mêlée complète s'engage, et **DELMAS,** malgré toute son énergie, allait battre en retraite, quand arrive **GRENIER** à la tête de sa deuxième brigade. La 106e aussitôt engagée se précipite sur les Autrichiens, les force à la retraite et les poursuit la baïonnette dans les reins jusqu'au pont de Polo, que, dans leur fuite précipitée, ils eurent les plus grandes peines à faire sauter.
Le centre (Moreau) remporta également un succès marqué, mais sa droite, qui, par suite du mouvement tournant que se proposait **KRAY**, eut à lutter contre la majeure partie des forces autrichiennes, fut repoussée et fit échouer tout le plan de **SCHERER**. L'armée française, après la bataille de Pastrengo, prit les positions suivantes :

La gauche :
SERURIER à Rivoli.
DELMAS à Polo.
GRENIER sur les hauteurs de Pastrengo.
Le centre, le long du rideau qui commande les hauteurs de Vérone.
La droite, derrière Torre, sur la route de Mantoue.
Par suite d'ordres du général en chef, les deux divisions **VICTOR** et **GRENIER** forment, à partir du 1er avril 1799, l'aile droite de l'armée.

Bataille de Magnano ou de Vérone (5 avril 1799). - Depuis la bataille de Pastrengo les deux armées se sont observées, et ont pris diverses positions. Le 4 avril, l'armée autrichienne a sa droite au lac de Garda, son centre à Vérone, sa gauche à Porto-Legnano. Elle passe l'Adige par sa droite, et s'approche de l'aile gauche de **SCHERER** en masquant le lac et la place de Peschiera.
Le général français, qui cherche toujours à passer le fleuve, porte sa droite à Porto-Legnano, et place le reste de son armée à Magnano.
Le 5 avril, l'armée française forme trois colonnes : 1re droite, **VICTOR** et **GRENIER** ; 2e centre, **MOREAU**, avec les trois divisions **DELMAS**, **HATRY** et **MONTRICHARD** ; 3e gauche, **SERURIER.**
Par la gauche et le centre, qui, comme nous l'avons dit, se trouvent réunis à Magnano, **SCHERER** veut forcer le centre ennemi et se rabattre ensuite sur ses deux ailes.

Ce projet était connu du général autrichien, par suite d'une lettre adressée à **MOREAU**, qui était tombée en son pouvoir ; aussi **KRAY** forme également trois colonnes qui s'avancent à la rencontre des nôtres.

Avant de nous occuper de la colonne de droite dont la 106e fait partie disons rapidement que **MOREAU** pousse l'ennemi dans les murs de Vérone, mais ne peut y pénétrer, et que **SERURIER,** après plusieurs alternatives, reste maître du village de Villa-Franca.
La colonne de droite (Victor et Grenier) rencontre le corps de **MERCANTIN** entre Raldon et San-Giovani Lupatolo. Le régiment Warstensleben est presque détruit ; celui de Preiss qui lui succède perd deux pièces de canon et est mis en déroute. Alors **MERCANTIN** avance à la tête des chevau-

légers de **LEVENEHR** ; mais la cavalerie française lui fait rebrousser chemin dans le plus grand désordre. Le général autrichien cherche à rallier ses troupes ; il est mortellement blessé, et sa chute détermine la fuite de son armée. Les deux braves divisions marchent alors sur San-Giovani et Tomba.
A la nouvelle de la défaite de **MERCANTIN**, **KRAY** se porte à la gauche avec toute la réserve (Froelich) ; **VICTOR** et **GRENIER**, déjà arrêtés par des bataillons de renfort sortis de Vérone, ont encore à lutter contre ces nouvelles troupes pourvues de deux batteries de gros calibre. Ils essayent de se rapprocher pour combiner leur défense ; mais **VICTOR**, chargé par deux régiments, est coupé de la division **GRENIER** qui défend le village de San-Giovani que nous avions enlevé.

SCHERER, à qui **GRENIER** fait demander des secours, donne un ordre impossible à réaliser ; et cette division qui s'était battue toute la journée, et avait perdu le quart de son effectif, est écrasée par 15,000 hommes de troupes fraîches.
GRENIER, voulant défendre San-Giovani jusqu'au dernier moment, et attendant toujours les secours qu'il avait demandés, est forcé de battre en retraite. Une partie de son arrière-garde, coupée de la division, tombe au pouvoir de l'ennemi. Le général effectue alors une marche précipitée sur Bagnolo et rallie ses troupes derrière le canal qui est à côté de ce point, puis reprend sa marche sur Villa-Fontana qui est occupé par une colonne autrichienne. Le débris de la division française se fait jour à la baïonnette ; mais cette dernière lutte achève d'épuiser les forces de nos soldats, qui eurent la plus grande peine à gagner la rive du Tartaro.
SCHERER se retire le 6 avril sur la Molinella, canal qui sort du Mincio et va se jeter dans le Tartaro. Le 7, il établit son quartier général à Mantoue. L'armée passe le Mincio à Goïto et à Pozzolo. Au lieu de se tenir derrière cette rivière, où il était appuyé sur les places de Peschiera et Mantoue, **SCHERER** continue sa retraite le 12 pour aller prendre position derrière l'Adda.
A ce moment arrive **SOUWAROFF**, avec 80,000 Russes ; ce barbare fameux par ses victoires sur les Turcs, ce dompteur des Polonais encore tout sanglant du massacre de Praga, s'annonce comme destiné à délivrer l'Italie des athées. Ses paroles agitent profondément cette contrée, lasse de la domination et de l'impiété des Français. Les insurrections éclatent de toutes parts dans le royaume de Naples, l'Etat romain et le Piémont. **SOUWAROFF** réunit sous son commandement les Autrichiens et les Russes, et marche sur l'Adda.
L'armée française occupait les positions suivantes : la division **GRENIER** à Cassano ; **SERURIER** à Lecco ; **MOREAU** à Lodi ; à droite le corps léger de **MONTRICHARD** et celui de **LEMOINE** ; à gauche **FREYSSINET**, avec quatre bataillons. On voit que **SCHERER**, dont l'armée a un effectif maximum de 38,000 hommes et qui se trouve en face de plus de 50,000 ennemis, a étendu sa troupe depuis la Valteline jusqu'à Plaisance.

MOREAU remplcoe Scherer (26 avril). — C'est dans cette situation que **MOREAU** remplace **SCHERER** et accepte avec un dévouement tout patriotique une défaite à peu près certaine. Son premier soin fut de concentrer son armée pour s'opposer au passage de l'Adda. Malheureusement, les événements le surprirent dans l'exécution de ce projet.

Bataille de Cassano (27 avril 1799). - Dès le 26 au soir, les Austro-Russes réussirent à jeter un pont à Trezzo. Le 27, à la pointe du jour, la division **GRENIER** marche sur Vaprio, où se trouvent déjà les Autrichiens. Le combat s'engage avec la plus grande violence et des alternatives diverses.
GRENIER restait cependant maître de Vaprio quand les alliés, renforcés de la brigade **MORZIN**, renouvellent leurs attaques et enlèvent définitivement ce village. La 106e qui formait la droite de cette division, tint la colonne de **MELAS** en échec pendant cinq heures, derrière le canal de Ritorto,

et n'abandonna sa position qu'après avoir été écrasée par le feu de trente pièces de canon. Elle se retira derrière la tête de pont de Cattano, où, renforcée par la division **VICTOR,** elle soutint victorieusement un premier choc mais **MELAS** fait aussitôt passer le canal à toute sa colonne et attaque les retranchements. Les Français ne peuvent les défendre contre des forces aussi supérieures ; ils battent en retraite, traversent le pont et le brûlent pour arrêter la marche de l'ennemi.
La division **GRENIER**, affaiblie de 2,400 hommes, se réunit à Insago, et se retire sur Milan par la route de Melzo.
Pendant que **GRENIER** succombait tout le nombre de ses ennemis, **SERURIER,** séparé dès le matin du reste de l'armée, est entièrement battu et capitule le lendemain.
Le contre-coup de la défaite de Cassano fut l'entrée des alliés à Milan le 29 et la retraite de l'armée française sur le Tessin. Elle s'effectua pour la division **GRENIER** par la route de Buffalora. C'est à cette place que **MOREAU** fut informé du sort de **SERURIER**. Aussi, pour déjouer les plans de **SOUWAROFF**, il essaye de se porter vers le sud pour tendre la main à l'armée de Naples.
Les fautes de **SCHERER** sur l'Adige et la sanglante journée de Magnano avaient ouvert l'Italie aux Autrichiens. Après la bataille de Cassano sur l'Adda, les Austro-Russes s'y précipitèrent de toutes parts. A la tête d'une armée nombreuse, **SOUWAROFF,** à peine entré à Milan, la divise en plusieurs corps afin d'occuper en même temps toutes les provinces ; il lie sa droite au nord avec la gauche du prince **CHARLES** jusqu'au-delà du Saint-Gothard, envoie **KRAY** assiéger Mantoue, **KLENAU** bloquer Ferrare et Bologne, et le général **OTT** se porte dans la haute Toscane au sud pour s'opposer à **MACDONALD** qui arrivait du royaume de Naples : le général autrichien voulait s'emparer des passages de l'Apennin, pour couper aux Français leur dernière retraite sur Gênes. **SOUWAROFF** se réserve de lutter en personne contre **MOREAU** et de faire abandonner le Piémont à l'armée française.
Le général français dispose son armée de la manière suivante : la division **GRENIER**, entre Alexandrie et Casal, gardait les bords du Pô depuis l'embouchure du Tanaro jusqu'à Verrua ; celle de **VICTOR** entre Alexandrie et la Bormida ; celle de **LABOISSIERE**, les débouchés de Gênes. A la première tentative que firent les Russes pour franchir le Tanaro ou la Bormida, il plaça **VICTOR** à Alexandrie et **GRENIER** entre Valence et les hauteurs de Pezetti avec ses avant-postes au confluent du Tanaro et du Pô.
Les Autrichiens traversent le Pô à Bassignano ; les Français se retirent aussitôt selon l'ordre donné. **MOREAU** rappelle **VICTOR** qui est déjà à Alexandrie, et ordonne un changement de front à la division **GRENIER**.
La 63e reste en bataille à gauche de la route d'Alexandrie pour observer le corps russe qui menace cette ville, et la brigade **QUESNEL** marche à l'ennemi par la plaine qui sépare le Pô des montagnes.

Combat de Bassignano (12 mai). — Le combat s'engage à une heure de l'après-midi. Le village de Pezzetti, qui domine la position, est l'objet des efforts constants des Russes ; le petit nombre de nos défenseurs est forcé de se retirer.
MOREAU arrive à ce moment ; sa présence donne un nouveau courage. **GARDANNE** avec le 9e chasseurs culbute l'ennemi et le chasse du village. Pendant ce temps la division **VICTOR** débouche des hauteurs ; il chasse les Russes qui, acculés à Bassignano, se sont formés en carrés, et les poursuit jusque dans les Iles en passant à gué un des bras du fleuve. Aussitôt après, **VICTOR** et **GRENIER** prennent position en arrière de Bassignano, où ils restent les deux jours suivants.
Les insurgés sont de plus en plus nombreux sur les derrières de l'armée française ; ils assaillent le grand parc de réserve à Asti et sont fort heureusement repoussés, grâce à l'empressement que met **MOREAU** à envoyer des secours. La situation de l'armée française devient tous les jours plus

difficile, par suite des progrès de l'insurrection sur ses derrières et de la concentration des ennemis au camp de Garofoldo.
Le 17 mai, les Austro-Russes franchissent de nouveau le Pô sur un pont de bateaux à hauteur de Cambio, et vont camper derrière la Sesia pour marcher sur Turin. Ils espèrent avoir le temps de chasser **MOREAU** de l'Apennin et puis du Piémont avant l'arrivée de **MACDONALD.** En présence de cette nouvelle situation, le général français détache **VICTOR** de la Bormida sur Gênes pour tendre la main à **MACDONALD** et lui-même, avec la division **GRENIER** et le 6e régiment de cavalerie, marche sur Turin et Coni pour attendre les secours qui doivent arriver de France par le col de Tende.
Le soir du 18, **MOREAU** arrive à Asti, où il apprend que l'officier commandant Céva a livré la place aux insurgés. Il ordonne aussitôt de reprendre ce point important, seule communication avec Gênes, et arrête sa petite troupe à Villanova pour attendre le résultat de cet ordre.
Le général **GARREAU**, chargé de reprendre Céva, rallie les colonnes **SERAS** et **FREYSSINET** et se porte sur Mondovi, qu'il enlève de vive force. Il marche ensuite sur Céva d'où il est repoussé.
Les ennemis marchent sur Turin ; trop faible pour défendre la ville, la garnison française se retire dans la citadelle, laissant les alliés faire leur entrée dans cette capitale (27 mai).
MOREAU laisse une arrière-garde à Carignan et marche vers Coni par Savigliano, attendant la nouvelle tentative que **GROUCHY**, qui a remplacé **GARREAU**, doit effectuer sur Céva.
Ce général ayant éprouvé un nouvel échec, le commandant en chef marche en personne contre cette ville, y laisse 2,700 hommes avec **QUESNEL** pour en faire le blocus, et divise le reste de sans division **GRENIER** en deux parties ; la première va à Mondovi, et la seconde, dont fait partie la 106e demi-brigade, est placée tout les ordres du général **CHASSELOUP** et travaille jour et nuit pour percer à travers les Alpes un chemin accessible à l'artillerie. Ce chemin terminé, **QUESNEL** lève le blocus de Céva et gagne le poste de Murialto pour couvrir le point de passage. La droite, sous **MOREAU,** fut disposée en échelons dans la vallée du Tanaro, et, aussitôt ces points occupés, l'artillerie et le petit nombre d'équipages qui nous restaient commencèrent à défiler. Le 6 juin, tous les convois furent réunis à Loano. **MOREAU** échelonna alors ses troupes de manière à garder tous les défilés de l'Apennin. La 106e fut placée au col de Loano. Cependant l'armée ennemie séjourne à Turin pour y réorganiser le Piémont. **MOREAU** arrive dans la position défensive de la rivière de Gênes, attend **MACDONALD** qui se replie du fond de l'Italie et auquel il se propose de donner la main pour essayer en commun l'expulsion des alliés de tout le pays lombard.

Plan de MOREAU et de MACDONALD. — Les limites de ce travail ne nous permettent pas d'étudier la marche de **MACDONALD** ; disons que le plan combiné entre les deux généraux était pour l'armée de Naples de déboucher dans la haute Italie par Modène et Plaisance en suivant la rive droite du Pô, en s'appuyant aux montagnes par son flanc gauche, et de passer ainsi sous les murs de Tortone ; pendant que **MOREAU** traverserait le col de la Bocchetta et arriverait aussi à Tortone par Gavi et Serravalle. **MOREAU** ayant peu d'opérations à faire pour arriver à son objectif, la division **VICTOR** fut distraite de son armée et opéra isolément dans la vallée du Tanaro pour se porter à la rencontre de **MACDONALD**. Le 15 juin, **SOUWAROFF** traverse la Bormida. Le 16, il arrive à Stradella. Le même jour, l'armée de Naples s'avance sur Plaisance et prend position entre le Tivone et la Trébia.

Bataille de la Trébia. — Les 17, 18 et 19 a lieu la bataille de la Trébia. **MACDONALD** repoussé, se porte derrière la Nura et de là à Reggio ; **SOUWAROFF** renonce à le poursuivre pour marcher contre **MOREAU**.

Selon le plan qui avait été arrêté, **MOREAU**, dont l'armée était concentrée aux environs de Gênes, marche le 16 juin vers Gavi et débouche le lendemain dans la plaine par deux colonnes : à gauche, **GROUCHY,** avec 4,500 hommes, se dirige sur Novi ; à droite, **GRENIER**, avec 9,500 hommes, prend le chemin de traverse de Serravalle. **BELLEGARDE** commande les troupes ennemies. A Tortone il doit nous disputer le terrain, et, s'il ne peut résister, se retirer sur la Bormida ou le Tanaro.
Le 19, **MOREAU** se porte sur Tortone avec la division **GRENIER** ; les brigades **QUESNEL** et **PARTOUNEAUX** se placent sur la rive droite de la Scrivia.

Bataille de la Bormida (20 Juin). — Le 20, **GROUCHY** passe la Scrivia et attaque **BELLEGARDE** au village de San-Guiliano, Tout le corps autrichien est opposé à **GROUCHY.** **MOREAU** arrête aussitôt la marche de **GRENIER** sur Voghera, et le dirige sur San-Guiliano. **GRENIER** arrive à 4 heures, au moment où **GROUCHY,** accablé, commence à plier. Il forme aussitôt la 17e légère et la 106e en colonne terrée et enfonce le centre des Impériaux. Les Français reprennent immédiatement l'offensive, et **BELLEGARDE** qui avait étendu sa droite pour tourner les Français, est coupé en deux tronçons, dont l'un, isolé d'Alexandrie, met bas les armes. Les Autrichiens se retirent derrière la Bormida, et les Français s'établissent sur la rive opposée.
La nouvelle de la prise de la citadelle de Turin (20 juin) et celle de la défaite de **MACDONALD** à la Trébia décident **MOREAU** à attirer **SOUWAROFF** en Piémont.
La division **GRENIER** se réunit entre Tortone et Alexandrie à celle de **GROUCHY**, et l'armée française affecta de se porter sur la Bormida pour faire croire à un projet de passage.
Aussitôt le maréchal russe s'avance à marches forcées, et **MOREAU**, satisfait de la ruse qui a dégagé **MACDONALD** va reprendre la position qu'il occupait autour de Gênes avant son expédition.
A ce moment est réorganisée l'armée d'Italie ; la 106e est placée dans la division **DOMBROWSKI** du corps **SAINT-CYR** (aile droite de l'armée). **PERIGNON** commande le centre, et **LEMOINE** l'aile gauche.
La jonction des armées françaises n'ayant pu avoir lieu par la vallée du Pô, il est urgent qu'elle s'effectue par la route de la Corniche. En conséquence, la division **MONTRICHARD** se replie de Bologne sur Florence, et de là sur Gênes ; la division **VICTOR** de Pontremoli sur le val Tanaro et Gênes ; **MACDONALD** marche sur Pistoye et Lucques. Le 17 juillet, le quartier général de **MACDONALD** est transféré près de Gênes. Pendant toute cette retraite, l'armée de **MOREAU** a couvert l'Apennin, **SAINT-CYR** occupe la Bocchetta et Torriglia (106e), et **PERIGNON** masque la vallée de Savone.
SOUWAROFF, sur l'Orba, reste dans l'inaction. **MOREAU** en profite pour instruire son armée. Il est remplacé par **JOUBERT** dans le commandement en chef, et reste quand même à l'armée d'Italie, se plaçant volontairement sous les ordres de son jeune successeur (20 juillet 1709).
Les deux places qui nous restaient en Italie, Mantoue et Alexandrie, tombent au pouvoir de l'ennemi. **JOUBERT**, qui ignore ce résultat malheureux, veut reprendre l'offensive pour aller les dégager. Le 28 juillet, son armée occupe les positions suivantes : la droite, les débouchés du mont Ligurien depuis Pontremoli jusqu'à Torriglia ; le centre, la Bocchetta et Campo-Freddo ; la gauche, le nord des montagnes se reliant à la France et à l'armée des Alpes.
L'armée ennemie se trouvait divisée de la manière suivante : le général **KAIM** à Cherasco, contre l'armée des Alpes ; le général **ALCAINI** au siège de Tortone, et le gros de l'armée sur les deux rives de la Bormida, près d'Alexandrie.
Le 9 août, l'aile gauche descend la vallée de la Bormida. **GOUVION SAINT-CYR,** avec la droite et le centre, s'établit derrière Voltaggio, Carossio, Morneso et Ovada. Les deux bataillons de la 3e demi-brigade et les deux de la 106e constituent la réserve de la division **LABOISSIERE.**

Le 14 au soir l'armée française est en face de celle des alliés, la droite à la Scrivia, le centre à Novi, la gauche à Pasturana.
Les ennemis ont 68,000 hommes. **KRAY** occupe Bassaluzo et le chemin de Novi à Bosco ; le centre est placé en avant et en arrière de Pozzolo-Formigaro ; **MELAS** à Rivalta avec une réserve de 6,000 hommes à Spinetta.

Bataille de Novi (15 août 1799). — Le 15 août, une heure avant le jour, commence à l'aile gauche l'attaque des alliés. **JOUBERT** se porte sur le lieu de l'attaque et tombe mortellement frappé. **MOREAU** prend le commandement en chef, se porte à l'aile gauche et demande à **SAINT-CYR** une brigade de la division **LABOISSIERE ; SAINT-CYR**, malgré le vide laissé en face du centre de l'armée ennemie, lui donne la brigade **COLLI.** La division **MELAS** n'était pas encore entrée en ligne, et il ne lui restait à opposer aux alliés que les deux brigades **QUESNEL** et **GARDANNE.**
Grâce à l'arrivée de **COLLI, MOREAU** repousse **KRAY. SOUWAROFF,** voyant les avantages remportés par notre gauche, attaque aussitôt le corps de **SAINT-CYR** dont la 1re brigade **QUESNEL** est sur les hauteurs à gauche de Novi, et la 2e en soutien dans la ville et en avant.
Au premier choc d'un ennemi aussi supérieur en nombre, **GARDANNE** replie ses avant-postes et fait entrer ses troupes dans la place. Les alliés essayent d'y pénétrer en même temps que les Français ; mais vivement repoussés, ils veulent la tourner à droite. L'artillerie de **QUESNEL**, qui les prend de flanc, les force à renoncer à ce nouveau projet. Ils attaquent alors les hauteurs occupées par cette brigade. **GARDANNE**, qui de Novi suit tous les mouvements de l'ennemi, s'empresse de faire une sortie et tourne le flanc gauche des alliés pendant que **QUESNEL**, encouragé par ce mouvement, leur oppose une résistance des plus efficaces. Les Russes sont forcés de battre en retraite, laissant beaucoup de monde sur le terrain et un grand nombre de prisonniers entre nos mains.
Malgré ces trois échecs, ils font une nouvelle tentative et attaquent cette fois par sans droite de Novi. Ce point, qui devait être occupé par la division **MELAS**, reste encore vide par suite du retard de cette troupe. **SAINT-CYR** place aussitôt les deux bataillons de la 106e pour l'occuper et recevoir le choc des ennemis. L'attaque des Russes perdit beaucoup de sa vigueur par suite de leur fatigue et de leurs appréhensions. **SOUWAROFF** se vit forcé d'y renoncer.
Cependant **KRAY** n'avait pas mieux réussi dans l'espoir de tourner la gauche de notre armée. Ces échecs multipliés déterminent chez leurs généraux un mouvement d'hésitation dont nos troupes profitèrent pour se reconstituer.
MELAS, dont le retard avait été occasionné par de nombreux combats livrés sur sa route, arriva en ce moment et entra aussitôt en ligne, malgré la fatigue de ses soldats.
La droite de notre armée est près du fort Serravalle que bloque l'ennemi. **SOUWAROFF** et **MELAS** veulent profiter de cette circonstance pour nous tourner de ce côté.
Le général **CALVIN**, avec sa brigade de Cisalpins, se trouve en ce point. Ses troupes effrayées ne peuvent opposer aucune résistance, et **SAINT-CYR** est forcé de faire exécuter un changement de front aux deux brigades de **MELAS** pour arrêter le mouvement de l'ennemi.
Le choc des Russes fut très-faible, mais la conduite de la division française le fut davantage encore dans cette circonstance, car la première ligne aussitôt enfoncée se précipita sur la deuxième, l'entraînant en arrière dans le plus grand désordre. Ce mouvement était d'autant plus malheureux qu'il découvrait tout le flanc droit de la division **LABOISSIERE**, en ce moment aux prises avec l'ennemi. C'en était fait de l'armée française si **SAINT-CYR** n'eût réussi à arrêter ce mouvement effectué par toute la division **FROELICH**. Il appelle aussitôt les deux bataillons de la 106e qui formaient toute sa réserve, et les lance à la rencontre des Russes. Par le choc de cette poignée de braves, il veut arrêter le mouvement d'une division victorieuse à la tête de laquelle se trouvent huit compagnies de grenadiers.

« Ces deux bataillons marchèrent à l'ennemi avec un sang-froid admirable ; on n'entendait jamais dans ce corps ces cris qui annoncent plus souvent la crainte que le vrai courage, et qu'il est quelquefois nécessaire de commander pour étourdir les troupes et éloigner d'elles l'idée du danger. » (Gouvion Saint-Cyr.)

La 106e fut bientôt aux prises avec la 1re brigade **LUSIGNAN** de la division **FROELICH** ; elle arrête son mouvement, enlève le général et deux pièces de canon. Les ennemis ne savent que penser d'une attaque poussée avec d'aussi faibles forces ; ils hésitent, croyant à une ruse de guerre, et laissant aux Français le temps de se reconnaître. La division **WATRIN** se rallie, prend une position défensive, et la 106e sur l'ordre du général en chef, va reprendre sa place de réserve. Ce dernier mouvement est exécuté dans le plus grand ordre, et malgré une grêle de projectiles, par ces deux bataillons qui emportent leurs glorieux trophées.
Accablés par le nombre, les Français sont forcés de battre en retraite. Ils marchent sur les Apennins par la route de Gavi. **SOUWAROFF**, voyant la manière dont nos troupes viennent de se battre, renonce à son projet d'attaque par les montagnes et va faire le siège de Tortone.
Dans cette journée du 15 août, la plus terrible de la campagne, celle où les Français résistèrent avec le courage le plus froid, le plus calme, aux masses toujours nouvelles que le général russe lançait contre eux, nous perdîmes 8,000 hommes, lorsque les alliés laissaient 20,000 des leurs sur le champ de bataille.
La 106e, qui eut les honneurs de la journée, eut 380 tués ou blessés dans les quelques minutes qu'elle fut employée par le général **SAINT-CYR** à sauver l'armée française d'une perte certaine. Cette brave demi-brigade se distingua encore quelques jours plus tard, en protégeant la cavalerie au passage d'un défilé.

Le 22 septembre, **CHAMPIONNET** vient prendre le commandement de l'armée. Nos troupes occupaient en ce moment les positions suivantes: la droite (Saint-Cyr), avec 16,000 hommes, garde la Ligurie et la ville de Gênes ; sa gauche est au débouché Saint-Jacques, et sa droite à la rivière du Levant. Elle comprend les divisions **DOMBROWSKI** (avec la 106e), **MELAS** et **MIOLLIS**.
Le centre, 15,000 hommes, à Mondovi. La gauche, 19,000 hommes (Grenier), constitue ce que l'on a nommé l'armée des Alpes et se relie aux troupes d'Helvétie.
Les alliés se sont beaucoup affaiblis par le départ de **SOUWAROFF** pour la Suisse. **KLENAU** commande en chef les forces ennemies. Opposé à **SAINT-CYR,** il établit son quartier général à Pozzolo.

Combat de Moneglia (11 octobre 1799). — Le général **MELAS** reçoit l'ordre de se porter sur le flanc droit de **KLENAU** et de le tourner complètement en arrivant jusqu'à Bracco. Il doit marcher de façon à ne pas éveiller l'attention de l'ennemi. Le général **MIOLLIS**, qui occupe déjà une position en face de **KLENAU**, doit surveiller ses mouvements de manière à l'attaquer aussitôt qu'il battra en retraite par suite du mouvement tournant de **MELAS**. Les troupes de **DOMBROWSKI** sont placées en réserve derrière celles de **MIOLLIS**.
Pour favoriser ce mouvement, **SAINT-CYR** a organisé une petite flottille qui, partant de Gênes, doit couper la retraite à l'ennemi dans le cas où il essayerait de se sauver par la mer, et qui aurait en outre un bataillon de débarquement pour tourner l'ennemi par le flanc gauche, pendant que **MELAS** le tourne sur la droite. Le 1er bataillon de la 106e, choisi par le général **SAINT-CYR** pour effectuer ce mouvement, débarque à Monéglia et se met aussitôt en marche sur Bracco.
Malheureusement, les ordres du général en chef ne furent pas bien exécutés. Les officiers de la division **MIOLLIS**, chargés d'observer l'ennemi, ne s'aperçurent que dans la soirée d'une retraite

que **KLENAU** avait commencée dès le matin. Il devenait donc impossible de prendre tout le corps d'armée ennemi, comme on en avait eu un moment l'espoir. L'attaque des Français fut effectuée, mais l'avant-garde ennemie, coupée par **MELAS** et le 1er bataillon de la 106e, tomba seule entre nos mains. Tout le reste se trouvait déjà en dehors de la ligne suivie par nos troupes, c'est-à-dire au-delà de Bracco. Cette journée, qui aurait dû être des plus heureuses pour nos armes, ne nous rapporta, par suite d'une négligence des plus coupables, que 1,200 prisonniers, dont 27 officiers.
Le 23 octobre, l'armée se réunit près de Voltaggio pour attaquer les troupes de **KARACZAY**, placées dans la plaine de Novi. Nous nous avançâmes en colonne dans l'ordre suivant : **LABOISSIERE, DOMBROWSKI** et **MELAS**. A l'approche de **LABOISSIERE**, **KARACZAY**

Combat de Bosco (24 octobre 1799). — Le lendemain matin, **LABOISSIERE** est aux prises avec **KARACZAY**. L'ennemi, supérieur en nombre, fait perdre du terrain à nos troupes. **SAINT-CYR,** qui, avec la division **DOMBROWSKI** et une brigade **MELAS**, se propose de tomber sur les derrières des Autrichiens, fait dire à **LABOISSIERE** de continuer à céder le terrain, que nos troupes sont déjà sur le flanc ennemi, et que si son mouvement en avant s'accentue, il sera bientôt tourné.
Les ordres de **SAINT-CYR** ne sont pas exécutés par **LABOISSIERE** dont les troupes fatiguées sont en outre affaiblies par de grandes pertes ; d'un autre côté, l'ennemi s'aperçoit trop tôt du mouvement de **SAINT-CYR** pour le tourner. Il marche alors contre lui avec de très-grandes forces, son artillerie et sa cavalerie.
La position de **SAINT-CYR** est des plus critiques. Le peu d'artillerie et de cavalerie dont nous disposions était avec **LABOISSIERE**, et nous nous trouvions en présence d'un ennemi quatre fois plus fort. Le général français, voulant conserver le moral de ses soldats, ordonne l'attaque. Il adopte l'ordre en échelons : celui de gauche attaque le premier ; il est formé de la 12e demi-brigade. La constitue celui de droite, qui doit s'avancer le dernier.
Les attaques successives se firent avec la plus grande énergie. Au moment où la 106e entrait en ligne, la droite ennemie se retirait, son centre, était ébranlé, sa gauche seule restait intacte.
La cavalerie autrichienne, repoussée de la droite et du centre, s'était portée à la gauche pour s'y reconstituer. Ce fut elle qui reçut les premiers coups de la 106e.

« Chacun des bataillons de ce corps distingué exécuta sous le commandement et à la voix de ses chefs, comme à l'exercice, deux feux de bataillon. Ensuite, ils marchèrent tous deux sur cette cavalerie, dont leurs feux exécutés avec tant de sang-froid et de précision avaient augmenté le désordre. Ces deux bataillons la chargèrent, baïonnette en avant, avec une franchise et une décision telles, que je n'en ai jamais vu de pareilles ; aussi la victoire couronna leur « audace. Les escadrons ennemis furent mis en pleine déroute, l'infanterie de même, après avoir laissé dans nos mains cinq bouches à feu et un millier de prisonniers. » (Gouvion Saint-Cyr.)
Le 29 octobre, la division **DOMBROWSKI** va se placer en réserve à Pozzolo-Formigarto.
Le 3 novembre, **MELAS**, n'ayant plus de craintes pour la Lombardie, en retire ses troupes et les place sous les ordres de **KRAY**, pour se porter au secours de **KARACZAY** et repousser le corps de **SAINT-CYR** dans les montagnes de Gênes.
Le 4, **KRAY** qui a le commandement en chef débouche sur Marengo avec 16 bataillons d'infanterie et 3,000 cavaliers. **SAINT-CYR** a sa gauche à Bosco, son centre à Pozzolo et sa droite à Rivalta. Il ordonne aussitôt une concentration sur Novi et prend la même position qu'à la bataille du 15 août.

2e bataille de Novi (5 novembre 1799). — C'est sur le même terrain qu'eut lieu le 5 novembre la deuxième bataille de ce nom. Le général **GOUVION SAINT-CYR**, qui n'avait pas de cavalerie,

sut, par des manoeuvres habiles, attirer l'ennemi dans un endroit propre à nos troupes. Aussi, malgré la différence du nombre des combattants, nous obtînmes un succès complet, Ce fut la 106e qui termina le combat avec sa valeur ordinaire sur le lieu même où **JOUBERT**, trois mois auparavant, avait été mortellement frappé.
Le 8 novembre, la division **DOMBROWSKI** se porte sur Ovada et Rossiglione, puis à Campo-Freddo et Voltry.

Il s'écoule une période de temps assez longue où les armées sont en présence sans se combattre. Les alliés laissaient au froid et à la famine le soin de décimer l'armée française. Le manque de vivres se faisait plus vivement sentir tous les jours. Gênes elle même était en proie à la plus grande famine, et nos soldats, manquant de tout, voulaient rentrer en France. Il se produisit même quelques cas de rébellion. Le général **SAINT-CYR,** par sa fermeté, sut ramener les troupes au sentiment du devoir.
Le 14 décembre, **KLENAU** attaque le poste de Forreglia avec des forces tellement supérieures, qu'après une lutte des plus acharnées, nous sommes forcés de nous replier.

Combat d'Albaro (15 et 16 décembre 1799).—Le 15, **SAINT-CYR** ordonne au chef de brigade commandant de la 106e de partir de Voltri pour se rendre à Albaro, village séparé de Gênes par la rivière Bisagno. Pendant que le mouvement s'effectue, le général **DARNAUD** attaque la gauche ennemie pour la couper de la mer où deux vaisseaux russes soutenaient l'attaque des alliés. L'ennemi est repoussé de Castagno et Quinto ; mais deux bataillons russes, quittant la position qu'ils occupaient au village d'Apparizione, viennent se placer en arrière d'une muraille qui borde le chemin entre Vernazola et Quarto. Par cette position, ils coupaient toute communication entre la brigade **DARNAUD** et la réserve française restée sur la rive droite de la Sturla.
SAINT-CYR, ne voulant pas encore faire donner sa réserve, laisse **DARNAUD** essayer de se dégager ; mais ce dernier n'ayant pu réussir, le général en chef se décide à faire tourner la droite de la position que les Russes avaient prise derrière la muraille. Il charge de cette opération les deux compagnies de grenadiers de la 106e . « C'était bien peu de monde», dit-il dans ses Mémoires, mais elles étaient de la 106e, et je les « estimais à l'égal de 2 bataillons. »
« Il fallait voir», ajoute-t-il, «avec quel sang-froid ces braves, au moment départir pour l'attaque, allumaient cette petite pipe que les soldats appellent « le brûle-gueule. »
Cette poignée d'hommes, conduite par le capitaine **MARTY**, s'élance, escalade les murs, et, sans tirer un coup de feu, marche pour tourner l'ennemi et gagner les hauteurs qui dominent leur position. En présence d'une telle audace, les Russes se troublent, font aussitôt demi-tour, prennent le pas de course et regagnent dans le plus grand désordre leur position première du village d'Apparizione. Grâce à l'énergie de ces deux compagnies, le général **DARNAUD** évita d'être coupé du reste de l'armée et probablement de se voir forcé de déposer les armes.
C'est à la suite de ce mouvement que la 106e, réunie à la 3e demi-brigade, enleva les hauteurs du Monte-Faccio en forçant les alliés à se replier sur le Monte-Cornua. L'issue du combat fut la même que celle que l'on avait obtenue peu de mois auparavant. Les Autrichiens ne s'ouvrirent un passage qu'avec beaucoup de peine et en laissant 1,200 à 1,500 prisonniers entre nos mains. Cet échec les força à l'inaction pendant quelque temps. Ils se replièrent derrière la Magra pour y prendre leurs quartiers d'hiver. Leurs avant-postes occupaient Sestri et Vareze.
Comme nous venons de le voir, l'ennemi avait été repoussé le 18 décembre. Le 17, un ennemi bien plus dangereux, la famine, fut évité pendant quelques jours. Une flottille chargée de blé entra dans le port de Gênes, et l'armée d'Italie, après avoir subi les dernières épreuves de courage, de dévouement et de patriotisme, put, pendant un mois, rentrer dans les conditions ordinaires et chercher à se réorganiser.

MASSENA, général en chef. — Le 9 janvier 1800, mourut **CHAMPIONNET** ; **MASSENA,** désigné pour le remplacer comme général en chef, arriva à l'armée le 15 janvier. Les troupes françaises étaient alors divisées en deux corps : la droite, sous le commandement de **SOULT**, était forte de 15,500 hommes ; le centre, sous **SUCHET**, en comptait 12,500 ; la 106e fit partie de la droite : brigade **PETITOT**, division **MIOLLIS**.
Lorsque **MASSENA** prit le commandement de l'armée d'Italie, tout présageait pour elle, d'inévitables désastres ; de quelque côté que l'on portât ses regards, on ne découvrait que des principes de désorganisation et de mort.

Etat de l'armée de Gênes. — Dénuée de tout secours, cette malheureuse armée, dans la misère la plus profonde, achevait l'hiver le plus rigoureux dans les âpres rochers de la Ligurie.
Pâles, languissants et défigurés, affamés et nus, découragés et abattus, les soldats français ne semblaient plus être que des spectres. Les routes étaient couvertes de mourants et de cadavres. Les désertions, la faim et les maladies qu'elle produisait, enlevaient 300 à 400 hommes tous les jours, et il était à craindre que ces causes réunies ne parvinssent à la dissoudre entièrement.
Avant de parler de la défense de Gênes par **MASSENA**, disons que c'est à ce moment (janvier 1800) que **BONAPARTE**, premier consul, décréta les armes d'honneur.
Les avant-postes des deux armées étaient fort rapprochés ; aussi, la guerre se ralluma (5 mars) au commencement du printemps dans les vallées du Bisagno et de la Polcevera. Les paysans s'insurgèrent à l'instigation des espions de l'Autriche, et la division **MIOLLIS** fut chargée de les ramener à la soumission.

MIOLLIS rassembla ses troupes à Nervi et les partagea en trois colonnes : 1° la droite, 106e demi-brigade, sous le général **DARNAUD**, doit se porter à Rapallo et Chiavari ; 2° le centre de Nervi sur Recco ; 3° la gauche, descendant la vallée de Lavégna, doit se réunir aux deux autres sur les bords de la Stura.
Le général **DARNAUD**, avec la 106e fait replier facilement les insurgés au-delà de Lavagna, les repousse de Chiavari sur Sestri et s'empare d'un convoi de vivres qu'il expédie à Gênes. Les deux autres colonnes furent arrêtées par des forces supérieures et forcées de se replier.
Peu de jours après, les Autrichiens forment le blocus par terre pendant que l'escadre anglaise, commandée par l'amiral **KEITH**, bloque le port. Comme conséquence, la disette augmenta vivement dans Gênes.

Réorganisation de l'armée de Gênes. — Vers le milieu de mars, l'armée est à peu près réorganisée, grâce aux nombreuses luttes de **MASSENA** avec le Directoire. Elle est divisée en trois corps : l'aile droite (Soult), avec 15,320 hommes, comprend trois divisions : 1re **MIOLLIS**, où se trouve la 106e, et qui occupe Albaro, Nervi, Reco, Torriglia et Monte-Cornua ; 2e **GAZAN**, à Cazalla et Voltaggio ; 3e **GARDANNE**, à Stella, Madonadi-Monte, Savona et Cadibona. Le centre (Suchet) occupe Finale et la Piétra de Piave, et la gauche, sous **THURREAU**, est placée plus à l'ouest.
Nous n'avons pas besoin de faire ressortir les inconvénients d'une ligne de défense aussi étendue ; nulle part des masses profondes à opposer aux Autrichiens. Pour obvier à cette situation, **SOULT** avait l'ordre de se replier sur Gênes dès que cette place serait menacée.
Le 5 avril, le baron **OTT** débouche sur quatre colonnes. La première enlève Recco, qui fut aussitôt repris par les Français. La deuxième remonte la vallée de la Trébia, et prend position sur le piton de Mecco. La troisième attaque Torriglia, San-Alberto et Scofera. Ces trois points défendus avec succès par le général **PETITOT** furent évacués lorsque le Monte-Cornua eut été enlevé par l'ennemi. La quatrième colonne refoule les postes de la 24e des positions de Borgo, Fornari,

Bussalia et Savignano ; déloge de Monte-Cornua deux bataillons de la 74e, et les force à se retirer, l'un sur Nervi, et l'autre sur le Monte-Faccio, où la 106e se porte pour les soutenir. Dans l'après-midi, cette dernière position fut aussi enlevée, malgré tout ce que, dans différents combats, la 106e, sous les ordres du général **DARNAUD**, put déployer d'héroïsme pour la défendre et plus tard pour la réoccuper. Le commandant **du PELLIET**, de la 106e, y fut blessé de cinq coups de feu. Nos troupes, malgré cet échec, conservèrent Quinto.
Par suite des points enlevés dans la journée du 5 avril, notre droite se trouva coupée du centre ; et le général **MELAS** manoeuvra désormais pour écraser isolément l'une ou l'autre de ces deux fractions.
Cependant, les menées du transfuge **ASSARETTO** agitent les esprits dans Gênes : il les excite à la révolte. L'échec de nos armes tend à favoriser ses discours.
Aussi **MASSENA** veut-il subjuguer de nouveau les Génois par une victoire éclatante. Le premier point est de rétablir les communications avec son centre. Mais comme le baron **OTT** est trop près de Gênes pour qu'on puisse s'en éloigner sans danger, c'est contre lui que les Français vont porter les premiers coups.

Reprise du Monte-Faccio (17 germinal, 7 avril). — **MASSENA** organise dans la nuit deux colonnes destinées à reprendre le Monte-Faccio. Celle de droite, sous **DARNAUD**, opérera par Quinto ; elle est formée des 74e et 106e demi-brigades. Celle de gauche, commandée par **MIOLLIS**, marchera sur Parisonne.
La valeur de nos troupes fut dans cette circonstance au-dessus de tout éloge. Le dévouement des officiers, l'exemple des chefs, tout concourut à ramener la victoire sous nos drapeaux.
L'ennemi, culbuté sur Monte-Faccio, le fut même à Panesi, à San-Alberto et à Scoffera, points qu'il défendit successivement, et d'où le chassa le général **DARNAUD**. Un bataillon formé des grenadiers, des 55e, 74e et 106e et placé sous les ordres du commandant **BURTHE**, s'y couvrit de gloire. Le résultat de la journée fut la reprise du Monte-Faccio et du Monte-Cornua.
Dans les journées des 10, 11 et 12 avril eurent lieu les brillants combats des grenadiers commandés par **GARDANNE**, et la reprise du plateau de l'Hermette. La 106e augmenta encore dans cette circonstance sa brillante réputation militaire.

Combat d'Albissola (15 avril, 25 germinal).—Le 15, à 3 heures du matin, **MELAS** met son armée en mouvement sur trois colonnes. **MASSENA** ordonne à la 73e demi-brigade d'attaquer le flanc droit des Autrichiens, pendant que l'adjudant général **GAUTHIER** en abordera le flanc gauche par les montagnes. Il garde dans la plaine la 106e demi-brigade comme réserve. Les Autrichiens repoussent ces deux attaques et continuent leur marche.

Belle conduite d'un bataillon de la 106e. — Aussitôt que **MASSENA** s'aperçoit de notre insuccès, il s'avance à la tête d'un bataillon de la 106e, arrête l'ennemi au moment où il veut traverser le torrent d'Albissola, le repousse sur la montagne, et, par un combat acharné soutenu pendant trois heures par ce brave bataillon, il permet à son armée d'effectuer sa retraite.
C'est à ce moment que se firent surtout sentir les conséquences du défaut de coopération de **SUCHET**. **MELAS** laissé libre concentre ses forces, fait subir à **MASSENA** l'échec de Varragio. Par suite de cet échec, la situation de **SOULT** sur l'Hermette devient de plus en plus critique ; le 16, il se retire à Sassello, et de là à Voltri, où il fait sa jonction avec **MASSENA**.

Combat de Voltri (18 avril). — Le 17, nous ne pouvons plus rester dans cette position, parce que l'ennemi qui se trouve déjà à la Madona-di-Sestri peut nous couper de nos communications avec Gênes. Aussi **MASSENA** donne-t-il l'ordre de faire rentrer les deux divisions qui s'y trouvent.

MELAS veut profiter de sa position pour empêcher le mouvement ; et, le 28 germinal (18 avril), ses troupes, fractionnées en deux corps, attaquent, le premier Voltri, pour y retenir les Français, pendant que le second cherche à occuper Sestri, point intermédiaire avec Gênes. Ce second mouvement eut heureusement lieu assez tard pour permettre à nos troupes d'occuper fortement ce point important, pendant que s'effectuait la retraite. Cependant nos troupes restées à Voltri soutenaient le choc de la première colonne. Il fut livré dans cette ville et sur les positions avancées de terribles combats ; l'extrême valeur de la 106e fut remarquable, et surtout celle déployée par les trois compagnies de grenadiers du régiment qui forcèrent le passage du pont de Voltri par une attaque à la baïonnette, protégèrent jusqu'au dernier homme la retraite de la brigade de gauche, vainquirent sur ce point tous les obstacles et permirent au corps de **SOULT** de se réunir à **MASSENA**.
Les pertes essuyées dans ces diverses expéditions ayant affaibli nos troupes de plus du tiers de leur effectif, il devint nécessaire de refondre les divisions. L'aile droite n'en forma plus que deux : la première fut confiée au général **MIOLLIS** ; la seconde, dont faisait partie la 106e, fut placée sous le commandement de **GAZAN**.

Position de l'armée française. — La division **MIOLLIS** campait derrière la Sturla, entre le fort l'Eperon et l'embouchure du torrent, au Monte-Vento et au fort Richelieu. La division **GAZAN** occupa la rive gauche de la Polcevera, de San-Piétro d'Aréna à Rivarolo.
L'armée française, ne pouvant s'éloigner de Gênes par suite de sa faiblesse numérique, va maintenant chercher à prolonger le plus longtemps possible la défense de cette place. Avant de donner les détails de cette belle défense et pour en faire mieux ressortir tout le mérite, esquissons rapidement la situation de la ville.

Gênes. — Gênes est bâtie en amphithéâtre sur le penchant d'une montagne dont la base occupe près de 4 milles d'Italie et qui sépare la Ligurie en deux parties à peu près égales. Elle est placée entre les torrents de la Polcevera à l'ouest et du Bissagno à l'est. Ces torrents donnent leurs noms à deux-vallées à peu près parallèles, par lesquelles on arrive à la haute crête des Apennins. Cette ville est fermée par deux enceintes fortifiées : l'une, intérieure, occupe la moitié de la montagne sur le penchant de laquelle Gênes est bâtie, et l'autre, extérieure, en renferme la totalité en formant un triangle dont la mer serait un des côtés. Les deux autres faces s'élèvent sur des escarpements qui regardent les deux vallées. L'ouvrage qui couvre la montagne se nomme l'Eperon ; au nord de ce point se trouve sans position des Deux-Frères, et sur un mamelon isolé et plus en avant le fort Diamant. Sur la gauche du Bissagno, du nord au sud, sont placés les forts détachés de Quezzi, Richelieu et Sainte-Thècle.
La défense de Gênes est une des plus obstinées et des plus brillantes que nous offre l'histoire moderne. Elle a duré depuis le 5 germinal an VIII (26 mars 1800) jusqu'au 15 prairial (4 juin), dans le dénùment le plus absolu et les plus horribles privations. Cette ville, la seule qui nous restât en Italie, se trouvait l'objet de l'ambition de l'Autriche. Défendue par une poignée de braves, de soldats débiles, composant, après les désastres de la dernière campagne, les débris de l'armée d'Italie, elle fut attaquée par une armée fraîche, victorieuse et quintuple de la nôtre. Tout fut mis en usage par l'ennemi pour s'assurer de cette conquête, qu'il entreprit avec tous les avantages possibles.
Nous allons essayer de détailler la série des faits qui composent cette défense, dans laquelle la 106e demi-brigade a obtenu une mention spéciale par sa bravoure au feu et la manière dont elle a supporté les plus dures privations imposées par la famine.

Prise par l'ennemi et reprise du plateau des Deux-Frères (10 floréal, 30 avril). — Le 10 floréal, à 2 heures du matin, l'ennemi nous attaque de tous les côtés, en faisant descendre du Monte-Faccio des forces considérables. Il nous enlève le Monte-Ratti, le fort de Quezzi, et bloque celui de Richelieu. A 9 heures du matin, il nous enlève la position des Deux-Frères, d'où il bloque le fort Diamant et commande les ouvrages de l'Eperon.
Au milieu de toutes ces attaques, **MASSENA** devine que le but de l'ennemi est de conserver la position des Deux-Frères, et d'enlever celle de la Madona-del-Monte ; ce qui nous aurait forcés d'évacuer Albaro, et, comme conséquence, aurait permis aux Autrichiens de bombarder Gênes. Il résolut aussitôt de profiter de ses réserves qui n'avaient pas encore donné pour attaquer à son tour et reprendre ces positions.
SOULT fut chargé de l'attaque des Deux-Frères, avec la 73e et la 106e demi-brigades, pendant que le général en chef, à la tête de la division **MIOLLIS**, reprendrait à l'ennemi toutes les positions qu'il nous avait enlevées à l'est de Gênes.
Lorsque **SOULT** eut vu les efforts de **MASSENA** couronnés de succès, il ordonna l'attaque des Deux-Frères, position terrible où **HOHENZOLTERN** avait rassemblé de grandes forces soutenues par une nombreuse artillerie. Le général **SPITAL** se mit à la tête de l'attaque ; les ennemis se défendirent vigoureusement ; mais l'ardeur des Français augmentait avec leur résistance. Rien ne put ralentir leur mouvement. Les Autrichiens, entièrement repoussés, nous abandonnèrent le plateau et leur artillerie. La 106e se conduisit dans cette affaire avec sa bravoure accoutumée. Au nombre de ses blessés, l'armée vit avec douleur **DUMESME**, l'un des chefs de bataillon de cette brave demi-brigade. Cette journée, où les Autrichiens abandonnèrent le champ de bataille couvert de leurs morts, fut une des plus brillantes du blocus ; elle leur coûta 4,000 hommes, et on les vit successivement attaquants et attaqués, vainqueurs et vaincus.

Combat de Rivarolo (3 mai). — Le 12 floréal (2 mai), le général **MIOLLIS** appelle l'attention de l'ennemi dans le levant et y occupe ses troupes. Le chef de brigade **GODINOT** inquiète l'ennemi sur la Polcevera depuis la mer jusqu'à Rivarolo. Le général **GAZAN** débouche de Rivarolo avec les 5e et 25e brigades légères et la 106e, se dirige sur la gauche de la Coronata et marche pour prendre l'ennemi à revers. Un régiment autrichien a déjà mis bas les armes, et nous avions enlevé ses pièces de canon, lorsque toutes les réserves des Impériaux s'élancent sur nos faibles troupes ; nous sommes écrasés par le nombre et forcés de battre en retraite. La 106e eut dans cet engagement 160 hommes tués et un très-grand nombre de blessés.
Le 21 floréal, nouvelle sortie de la garnison. Mouvement tournant ordonné par le général en chef et exécuté par **SOULT** avec la plus grande vigueur, pendant que **MIOLLIS** attaque de front la position. L'ennemi battu nous abandonne le terrain. La 106e a pris une part très-active à l'action ; on cite comme s'y étant particulièrement distingué le sous-lieutenant **MANARD**.

Attaque du Monte-Creto. —- Le général en chef, dont le but constant est d'approvisionner Gênes, tente une nouvelle attaque sur le camp de Monte-Creto. Les troupes françaises sont divisées en deux colonnes : la première, commandée par **SOULT**, marche directement sur le Monte-Creto ; la seconde, général **GAZAN**, débouche par le fort l'Eperon, les Deux-Frères, et se dirige à droite de ce point, sur un endroit que l'ennemi occupe par de fortes redoutes.
L'attaque réussit dès le début, mais un orage épouvantable qui éclata subitement rendit par la suite tous nos efforts malheureux. Au moment où le général en chef jugea son entreprise manquée, il détacha des troupes de **GAZAN** l'adjudant général **HECTOR**, qui, avec la 106e, descendit dans le Bisagno pour protéger la retraite du corps de **SOULT**. Cette demi-brigade seconda très-

heureusement les efforts par lesquels la 2e se fit jour, et le soir chaque corps put rentrer au lieu qui lui était affecté.

Souffrances de l'armée française. — Rien ne peut peindre la cruelle proportion dans laquelle chacun des jours du mois de prairial a multiplié les maux que Gênes a soufferts par les effets de ce cruel blocus. Nous ne voulons pas retracer le tableau de tout un peuple pâle, défiguré, livide, se disputant les chevaux qui, morts de maladie, étaient conduits à la voirie. C'est à ce moment qu'une demande d'entrevue fut adressée à **MASSENA** par les généraux ennemis. Nous étions arrivés au terme où le général **BONAPARTE** savait que nous devions succomber ; presque tous les chevaux étaient mangés, et il était temps de faire quelque chose pour des troupes qui, de leur côté, avaient tout essayé et que la patrie était si intéressée à conserver. Ces considérations décidèrent **MASSENA** à répondre à l'ennemi que, quoique cette ouverture fût prématurée, il se réservait cependant de traiter de son objet lorsqu'il s'en serait suffisamment occupé.
Les négociations n'ayant pu aboutir, le bombardement recommence le 11 prairial ; **MASSENA** réunit les chefs de corps pour savoir sur quoi il peut compter dans une tentative de trouée. La réponse générale fut que les soldats n'étaient plus en état de soutenir un combat, même une simple marche.
Le 12 prairial (1er juin), accroissement des maux de toute espèce, progrès des maladies ; le nombre des morts dont, la famine sème les rues devient effrayant. Le tableau de la misère est des plus affreux, et les subsistances de toute espèce manquent totalement. **MASSENA** ne conserve plus d'espoir d'être secouru et entre en négociations.
Les pourparlers durèrent jusqu'au 15 prairial (4 juin), jour où fut signée la capitulation de Gênes, et par laquelle l'armée française conserva armes et bagages.
Le 15 au soir, la porte de la Lanterne fut occupée par deux bataillons ennemis.
Le 16, la division **GAZAN** se rendit à Voltri, et de là à Savone, où se trouvait **SUCHET**.
Telle fut la fin de ce blocus mémorable. L'histoire n'offre pas, en effet, de lutte plus glorieuse. Qui pourra jamais parler de cette action de guerre sans que l'orgueil national en soit flatté ? Qui ne serait fier d'avoir participé à cette défense héroïque ? Après tant d'efforts, de constance, que peut-il manquer à la gloire de cette armée et de son chef ?
Pour nous résumer sur cette défense, nous dirons que, pendant soixante jours, **MASSENA** avec quelques hommes a fait la guerre à toute une armée ; que, forcé dans ses dernières ressources, il sut par sa fermeté et son énergie en imposer au vainqueur, et obtint des conditions tellement honorables, qu'elles sont sans exemple dans l'histoire.

Gênes rendue à la France. — Pendant ce temps avait lieu la mémorable campagne de Bonaparte. Le 18 juin, **MELAS** demande à traiter ; les Autrichiens signent l'armistice d'Alexandrie par lequel ils se retirent derrière le Mincio, livrant à la France tout le pays compris entre les Alpes et cette rivière, ainsi que les villes d'Alexandrie, Turin, Gênes et Savone. C'est ainsi que nos ennemis perdirent en quelques heures le résultat de dix-huit mois d'une lutte victorieuse.
Les troupes françaises furent aussitôt cantonnées sur le territoire qui venait de nous être cédé. (La 106e occupa Tortone.)
Pendant que les négociations traînaient en longueur, les Napolitains et les Toscans nous provoquaient sans cesse par leur témérité ; aussi profitons-nous d'une insurrection en Toscane pour y faire entrer notre armée et occuper Florence et les principales villes du duché. La 106e fait partie de cette expédition, et va ensuite avec ses trois bataillons tenir garnison dans la place de Casal-Maggiore sur le Pô ; son bataillon de dépôt est à Milan.

Reprise des hostilités. — Sous l'influence de l'Angleterre, et après cinq mois passés en négociations l'Autriche recommence les hostilités. **BONAPARTE** lance aussitôt les armées françaises. **MOREAU** doit franchir l'Inn et marcher sur Vienne (Hohenlinden), pendant que **MACDONALD** passera du pays des Grisons dans le Tyrol, et que **BRUNE** forcera l'Adige et le Mincio.

Formation de cinq armées françaises.

AUGEREAU, sur le Mein ;
MOREAU, sur l'Inn ;
MACDONALD dans les Grisons ;
BRUNE, sur le Mincio ;
MURAT, qui s'avance vers l'Italie.
La fait partie de la 4e armée, général **BRUNE**.
Centre de l'armée, sous les ordres de **SUCHET**.
Divison **GAZAN**.
Brigade **CLAUSEL**.

Occupons-nous de cette 4e armée qui avait été destinée à marcher sur Vienne par la haute Italie, après s'être réunie à celle de **MACDONALD**.
BRUNE marche sur le Mincio, le 20 décembre, et enlève plusieurs positions que les Autrichiens occupaient sur la droite de ce fleuve qu'il se dispose à passer le 25 au matin par deux points à la fois, Pozzolo et Monzambano. Les Impériaux conservaient encore entre ces deux points la tête de pont de Borghetto. Des difficultés survenues empêchent le 25 l'attaque de Monzambano, et cette opération fut remise au lendemain. Mais il n'en fut pas de même de celle de Pozzolo que **BRUNE** considérait tomme une simple diversion.

Passage du Mincio. — Dès le matin, **DUPONT** fait avancer ses troupes sur les bords du Mincio, jette immédiatement un pont, et, à la faveur du brouillard, porte sur la rive gauche la division **MELAS**. Cependant **BRUNE** était immobile avec la gauche à hauteur de Monzambano et **SUCHET** avec le centre en face de Borghetto, masquant la tête de pont des Autrichiens. **DUPONT** est donc seul avec son corps d'armée sur la rive gauche et en présence de toutes les forces ennemies. Les conséquences d'un tel isolement ne se firent pas longtemps attendre. **BELLEGARDE** dirige sur lui la masse de ses forces ; le général français informe aussitôt **SUCHET** et le général en chef de sa situation et du succès du passage. **SUCHET** court à son secours, après avoir informé **BRUNE** de pourvoir à la garde du poste qu'il est obligé de quitter. Le général en chef, tout en approuvant le mouvement de **SUCHET**, reste toujours inactif à Monzambano et se contente d'envoyer **BOUDET** avec une division prendre la place de **SUCHET**.
DUPONT, voulant couronner son succès, s'est entièrement engagé ; il a franchi le Mincio, enlève Pozzolo et porte sur la rive gauche les divisions **MELAS** et **MONNIER**. Les Autrichiens marchent avec tous leurs renforts sur Pozzolo et se précipitent avec fureur sur les deux divisions françaises. Ce brave corps d'armée allait être jeté dans le Mincio, lorsque arrive **SUCHET** avec la division **GAZAN** ; il lance aussitôt la brigade **CLAUSEL** (106e). Les Français reprennent l'offensive et font reculer les Autrichiens qui, un moment plus tard, reviennent à la charge avec de nouvelles troupes.
SUCHET, voyant le danger couru par **DUPONT**, fait passer sur l'autre ri|ve la division **GAZAN** tout entière. On se dispute dès lors avec le plus grand acharnement le point de Pozzolo. Ce village fut pris et repris six fois. On se battait encore au clair de la lune et par un froid des plus rigoureux.

Les Français finirent par rester maîtres de la rive gauche ; mais ils avaient perdu l'élite des quatre divisions engagées. Les Autrichiens laissaient 6,000 morts sur le champ de bataille. Sans l'intervention heureuse de **SUCHET** et surtout de la brigade **CLAUSEL** qui déploya la plus grande valeur, notre aile droite était écrasée. Heureusement il n'en fut rien, et le Mincio se trouvait franchi sur un point.
Le lendemain 26, **BRUNE** persiste dans son projet de le passer à Monzambano, s'exposant de nouveau à courir les chances d'une opération de vive force. Les Autrichiens, fatigués des pertes de la veille, opposent une faible résistance et se laissent enlever les positions de Salionzo et de Valeggio.
Toute l'armée, se trouvant sur la rive gauche du Mincio, marche sur l'Adige ; mais **BRUNE,** qui aurait dû poursuivre vivement les Impériaux et franchir immédiatement ce cours d'eau, ne fut prêt à en opérer le passage que le 31 décembre. Le 1er janvier, **DELMAS**, avec l'avant-garde, traverse le fleuve à Bussolengo, en amont de Vérone ; **MONCEY**, avec sa gauche, le remonte jusqu'à Trente, pendant que le reste de l'armée le redescend pour envelopper Vérone. La gauche de **BRUNE** est ainsi réunie à la droite de **MACDONALD** et les deux armées marchaient ensemble sur Vienne, lorsque **BRUNE** accepta l'armistice qu'on lui proposait. Il fut signé à Trévise et nous accordait, la ligne de l'Adige. Cet armistice fut confirmé le 9 février 1801 par la paix de Lunéville qui termina la guerre de la deuxième coalition et nous valut la ligne du Rhin et celle de l'Adige.
La fin de l'année 1800 fut consacrée à la pacification de la Vendée, au vote de la Constitution de l'an VIII et à l'organisation politique de la France. C'est à ce moment que les demi-brigades prennent le nom de régiments de ligne.

1801. Evacuation de l'Egypte. Pacification générale sur le continent.

1802. Paix d'Amiens ou confirmation par l'Angleterre des acquisitions continentales de la France. La paix est générale sur mer et sur le continent. Grande revue à Lyon des armées d'Italie et d'Egypte ; le 106e de ligne prend part à cette revue. Création de la Légion d'honneur. **NAPOLÉON BONAPARTE** consul à vie. Le Piémont est réuni à la France et forme cinq départements. Le 106e est envoyé en garnison à Coni, chef-lieu de la Stura.

1803. Refus des Anglais d'évacuer Malte. Entrée des Français en Hollande et en Hanovre, et préparatifs d'une descente en Angleterre.

Ancestram

ACTIONS D'ÉCLAT

AYANT OBTENU DES ARMES OU LA CROIX D'HONNEUR

_____

Avant de terminer ce travail, donnons les noms de ceux qui se sont le plus distingués parmi les braves de la 106e demi-brigade ou du 106e de ligne.

Le 22 floréal an VII, le commandant **DUPELLIN**, à la tête de son bataillon, entoure près de 1,000 Autrichiens et sait si bien les tromper sur les forces dont il dispose, qu'il parvient à leur faire mettre bas les armes. 34 officiers, dont un colonel, et 3 chefs de bataillon furent pris dans cette circonstance.

On cite comme s'étant particulièrement distingués dans la journée du 20 prairial :

1° **PINOT**, fusilier. On le vit pendant toute la journée à la tête de ses camarades, les excitant et leur donnant le meilleur exemple ; à la fin de la journée, il fit seul trois prisonniers.

2° **SIMON**, sergent, et **GAILLARD**, fusilier, sont enveloppés par huit Autrichiens qui leur crient de se rendre ; ils en blessent deux, en font quatre prisonniers, et les deux autres s'enfuient.

3° **VOUNARD**, fusilier, toujours à la tête de ses camarades, les encourage, tue un Autrichien, en fait un second prisonnier.

Le chef de bataillon **DUMESME,** signataire de l'état, dit dans sa lettre au général **SOULT**, datée de Birmirsdorff, le 21 prairial : qu'il ne porte aucun officier sur son état, parce que tous se sont également bien montrés et que tous méritent pareillement pour leur bravoure. Il cite dans un état supplémentaire du 22 prairial :

1° **Pierre GEOFFROY**, caporal de la 1re compagnie, qui, après avoir démonté un hussard, a pris son sabre, blessé un officier autrichien et en même temps fait prisonnier un sergent, malgré une grêle de balles, dont une a percé son chapeau et coupé l'épinglette qui attachait le ruban de sa queue ;

2° **DEPLANT,** caporal de la 4e compagnie ; marchant le premier, il se trouve en face de trois Autrichiens, en tue un d'un coup de fusil, en blesse un autre d'un second coup, saute sur le troisième, qu'il tue avec sa baïonnette, parce qu'il ne voulait pas se rendre ;

3° **AUBIN**, caporal de la 7e compagnie, nommé sergent sur le champ de bataille par le général, pour avoir tué un canonnier autrichien aux pièces, et en avoir pris un autre qu'il a reconduit avec lui.

Au combat de Monte-Faccio, le chef de bataillon du **PELIET**, blessé de cinq coups de feu, conserva quand même son commandement, et resta au premier rang jusqu'à la fin de l'action.

Le commandant **MACQUART** fut blessé au passage du Mincio, et n'en continua pas moins à donner le plus brillant exemple à son bataillon.

Le 17 germinal an VIII, au combat de Monte-Faccio, le sergent **BLAYE** arrive seul sur une colonne autrichienne, s'empare de l'officier qui la commandait, et le force à faire mettre bas les armes à sa troupe. Quand plusieurs camarades furent arrivés à son secours, ils firent toute la colonne ennemie prisonnière.

A la même affaire, **Jean RENAUD**, caporal de grenadiers, depuis sergent, et **SILVESTRE**, caporal, chargèrent l'ennemi avec leurs hommes, et firent capituler soixante-huit Autrichiens dont sept officiers. **BROUILLÉ**, soldat, résista à six Autrichiens, en tua deux, et en fit deux prisonniers.

Le fusilier **BERTRAND,** à l'attaque du plateau des Deux-Frères, arriva l'un des premiers aux retranchements de l'ennemi, fit plusieurs prisonniers et fut blessé grièvement.

BROUILLÉ et **PERDRO,** même conduite, même citation.

VATELIERS, simple fusilier, chargea le jour de Voltry quatre hussards, en tua un, poursuivit les autres et les fit prisonniers.
Un arrêté du premier consul du 29 vendémiaire an IX confirme la nomination au grade de sous-lieutenant du sergent **SAINT-AUBIN**, nommé par **MASSENA**, comme s'étant particulièrement distingué dans toutes les affaires où a été engagée la 106e demi-brigade.
Le 4 nivôse an IX, au passage du Mincio, le sergent-major **ROZE**, se trouvant en tirailleur à la tête de sa compagnie, dont les officiers étaient tués ou blessés, est entouré par des forces supérieures, et sur le point d'être fait prisonnier. Il groupe ses hommes autour de lui, les encourage et fait une telle résistance que malgré leur grand nombre il les met tous en fuite.
Au combat de Vasto, trois simples fusiliers, les nommés **GUILLAUME, LANDET** et **VERNOT**, sont chargés par un peloton de cavalerie; ils tuent les trois premiers de leurs trois coups de feu, en blessent trois autres de leur baïonnette et les emmènent prisonniers, pendant que le reste de la troupe ennemie prend la fuite.
Par arrêté du 6 vendémiaire an X, un fusil d'honneur est également décerné au fusilier **BREDIF,** pour action d'éclat à l'affaire du 4 nivôse an IX, au passage du Mincio. Un autre fusil d'honneur est également accordé au fusilier **AIMARD,** qui : 1° aux affaires du 10 floréal, pendant le blocus de Gênes, a reporté sur la montagne d'où l'ennemi l'avait précipitée une pièce de canon de montagne ; 2e a donné des preuves de la plus grande intrépidité au passage du Mincio.

COLONELS DU 106e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE

DOUMERC, colonel de la 106e demi-brigade, depuis sa formation jusqu'en 1803.
ROSSEL, de 1803 à 1809.
BERTRAND, de 1800 à 1812.
POUDRET DE SEVRET, de 1812 à 1814 (mai), reprend son commandement au retour de l'Ile d'Elbe et le perd à la deuxième restauration.

Les seuls noms d'officiers supérieurs que nous ayons pu trouver aux archives de la guerre sont ceux des commandants qui se sont distingués à la tête de leur bataillon:
DUMESME ; DUPELLIN ; MACQUART ; AUTRAN ; DU PELIET.

Ancestram

106e demi-brigade de ligne – extrait de l'Historique du 106e de ligne par Valet, lieutenant au 106e – auteur : Valet, Joseph Cyprien (lieut) – éditeur C. Tanera Paris – 1874 – contributeur : réunion des officiers (France) – sources : www.gallica.bnf.fr – droits : domaine public

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS 1
INTRODUCTION 3
- L'infanterie avant 1789 3
- Désorganisation de l'armée 4
- Garde nationale 5
- Volontaires nationaux 5
- Premier amalgame. 5
- Nouvelle composition de l'armée 7
- 106e demi-brigade de première formation. 7
- Nécessité d'un deuxème amalgame. 7
- Légion des Bouches-du-Rhône 8
- 6e de ligne 8
- 6e provisoire 9
- 106e de ligne 9

HISTORIQUE DES CORPS QUI ONT FORME LE 106e REGIMENT D'INFANTERIE 11
CAMPAGNE DE 1796 EN ALLEMAGNE 18
- Combat de Kniébis 19
- de Rastadt 20
- Prise du Rothensol. 20
- de Neresheim 22
- de MOREAU. 26
- de Biberach 28
- Combat d'Emmendingen 30
- Bataille de Schliengen 31

SIEGE DE KEHL 34
- Passage du Rhin de Gambsheim 36
- Armistice de Leoben 38

CAMPAGNE D'HELVÉTIE 40
- Prise de Berne 41
- Combat d'Albisrieden 44

CAMPAGNE D'ITALIE 47
- Combat de Pastrengo 49
- Bataille de Magnano 50
- MOREAU remplace SCHERER 53
- Bataille de Cassano 53
- Bataille de Bassignano 56
- Plan de MOREAU et de MACDONALD 58
- Bataille de la Trébia 59
- Bataille de la Bormida 59
- Bataille de Novi 62
- Combat de Moneglia 66
- 2e bataille de Novi 69
- Combat d'Albaro. 70

Ancestrami

MASSENA, général en chef 72
État de l'armée de Gênes 73
Réorganisation de l'armée de Gênes. 74
Reprise du Monte-Faccio 76
Combat d'Albissola 77
Belle conduite d'un bataillon de la 106e 77
Combat de Voltri 77
Position de l'armée française 78
par l'ennemi et reprise du plateau des Deut-Frères 80
Combat de Rivarolo 81
Attaque du mont Creto 81
Souffrances de l'armée française 83
Gênes rendue à la France 85
Reprise des hostilités 85
Formation de cinq armées françaises 86
Passage du Mincio 87
Passage de l'Adige 91

CAMPAGNE DE 1809 94
Bataille de Sacile 95
Bataille de Raab 98
Combat d'Ostrowo 101
Bataille de Malo-Jaroslawetz 104

ACTIONS D'ÉCLAT AYANT OBTENU DES ARMES OU LA CROIX D'HONNEUR 108

COLONELS DU 106e REGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE 112

Ancestrami